

L'ARCHE *Editeur*

**Gert JONKE**

Insectarium

Traduit par  
Uta MÜLLER , Denis DENJEAN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

***L'Arche Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

GERT JONKE

INSECTARIUM

Traduit de l'allemand (Autriche) par Uta Müller et Denis Denjean

incessamment sous peu, tu vois, elle fera ressort contre le sol de la piste dont l'état de saleté est certainement voulu.

LUI : Tu as raison. L'homme s'en tirera sans doute sans une égratignure. Non pas qu'il se soit envolé, mais parce qu'ainsi l'aura voulu ce noeud gordien gigantesque et bizarre, cet informe tas de cordes nouées qui maintenant gît là-bas au centre de la scène.

ELLE : Où est l'artiste ? En se servant de son échec, il voulait peut-être seulement détaier ?

LUI : Non, non, c'est autre chose, car maintenant commence probablement le numéro dit de 'délivrance' ; car on entend l'artiste proférer des injures de plus en plus grossières depuis l'intérieur de son tas de noeuds de cordes emmêlées. Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas. 'Me voilà dans de beaux draps', éructe-t-il ou quelque chose de ce genre, il pense sans doute à ses draps de cordes.

ELLE : Voici qu'il a l'air de se dégager du plus profond du coeur de ces vulgaires cordes marines, de se défaire de ce tas gigantesque de noeuds emmêlés d'où, peu à peu, il émerge, il s'en échappe à l'instant comme d'une chrysalide.

LUI : Oui, oui, tout à fait comme un sphinx de son cocon, n'est-ce pas ?

ELLE : Les gens sont désespérés. Pas de vraie danse sur corde raide ; même pas de danse ratée sur corde raide sans chute d'artiste. Et dans les yeux des gens ce n'est pas assez non plus pour un numéro de délivrance qui prendrait pour alibi une danse ratée sur corde raide, car il n'a même pas défait le noeud.

LUI : L'artiste cependant se frotte les yeux. Il n'a pas de meilleure idée que de se secouer afin de faire tomber la poussière de son costume sali ; tel un chien qui vient de se rouler dans la saleté.

ELLE : Tiens ! Mais regarde donc : sur la scène de son visage apparaît ce sourire mondialement connu. N'est-ce pas pour lui au fond que nous sommes venus ?

LUI : Oui, évidemment. Tout à coup les gens se mettent à trépigner d'enthousiasme. Même sans avoir jamais vu ce sourire, on croit le reconnaître tout de suite et s'en faire reconnaître personnellement. Fabuleux ! Etonnant !

LUI : Ne crains-tu pas que tes espoirs puissent possiblement être déçus ? Qui serait capable de voir qui rit, où, quand, comment et à quel endroit de son corps? On ne se promène tout de même pas tout nu dans les rues.

ELLE : Non, non, non et non, tu t'enfermes trop dans ta vision. D'abord je ne pense évidemment pas à l'hiver, plutôt à l'été et à des vêtements légers, mais je ne pense pas seulement à la plage, naturiste ou non, mais par exemple à tes haussements d'épaules si froids, les gens te voient venir de loin et glosent aussitôt sur l'arrogance et la méchanceté que leur envoient tes haussements d'épaules. Mais voilà, tu t'immobilises, et soudain, contre toute attente, tes épaules se fendent d'un rire monumental . Et tout le monde le voit.

LUI (à l'artiste): Qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous ?

ARTISTE: Il n'y a rien à en dire.

ELLE: Il a raison. Il n'est pas obligé d'en dire quoi que ce soit, il doit juste sourire.

LUI: Oui, et si besoin une seule fois et puis plus jamais.

ELLE: Il n'est vraiment pas obligé d'en faire plus. C'est pour ça que nous sommes venus, nous qui d'habitude n'allons jamais nulle part, car sinon rien ne nous intéresse vraiment par ici, rien du tout à part cela. C'est pour ça que nous restons toujours et seulement là où nous sommes justement, et il est très difficile de nous en faire bouger pour aller ailleurs, oui, quand on est enfin plus ou moins arrivé quelque part, on devrait au moins pouvoir y rester quelque temps ou même un peu plus longtemps. N'est-il pas vrai?

LUI: Nous sommes si heureux, voyez-vous, que de nos jours on puisse enfin avouer franchement qu'on ne s'intéresse à rien ; et qu'enfin, il n'y ait plus de honte à ne s'intéresser à rien, c'est vraiment un grand soulagement.

ELLE: Au fond, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse à présent : c'est de vous voir rire ou sourire une seule fois de tout votre corps, lorsqu'un jour votre sourire se sera étendu à votre corps entier à partir de votre visage. Le voir une seule fois et... Allez-vous aussi vous servir de ce nouveau savon?

ARTISTE (en sortant de scène): Oui, oui

## 2. Elvire et les oiseaux

*ELLE et LUI traversent la plaine en bordure de la ville*

LUI : Alors c'est vrai, tu ne sais pas exactement quel est ton vrai prénom ? Ou bien tu n'aimes pas ton nom et tu veux empêcher que je m'en serve pour t'appeler ?

ELLE : Je ne sais vraiment plus exactement quel pourrait être mon vrai prénom et en plus ça m'est absolument égal ; si je me remémore les années du passé récent, je crois que le plus souvent on m'appelait Elvire, c'est bien possible. Je m'appelle approximativement Elvire, je ne peux pas t'en dire plus. Est-ce que pour toi l'exactitude, le son précis de mon nom comptent tellement ? Le mieux ce serait de ne pas m'appeler Elvire précisément mais seulement approximativement, en aucun cas Elvire précisément, ça je ne le veux pas, tu comprends ?

LUI : Toi, femme au prénom approximatif, je vais te montrer quelque chose que j'ai découvert ici, il n'y a pas très longtemps. Il s'agit en effet des oiseaux de cette région, regarde, s'il te plaît, tout là-haut dans le ciel ! Je me tiens à présent au beau milieu de cette plaine, tout comme à l'époque, bouche-bée, vois-tu, et je regarde en l'air, et j'essaie simplement de mettre de l'ordre dans les mouvements des vols d'oiseaux et de les diriger, tu comprends ?

ELLE : Oui, mais où sont-ils donc, ces oiseaux ? Où sont-ils passés ? Je n'en vois pas un seul là-haut, alors dans quoi veux-tu mettre de l'ordre ? Là-haut dans le ciel, il n'y a aucun désordre où il faudrait mettre de l'ordre .

LUI : Hélas, tu as tout à fait raison, où sont-ils les oiseaux aujourd'hui ? Ils sont carrément absents, où sont-ils passés ? C'est grave, naturellement, que là-haut on ne voie pas un seul oiseau aujourd'hui, je m'en rends compte à l'instant, c'est une erreur lourde de conséquences, hélas. Aujourd'hui, il n'y a pas de vols d'oiseaux, c'est un gros inconvénient, jamais je ne l'aurais imaginé, je dois par conséquent te demander de bien vouloir imaginer les oiseaux du récit que je vais te faire, et de les projeter dans le ciel. Bon, tu m'entends, je lance au ciel des ordres de hauteur variable ; oui, je lance maintenant aux oiseaux, comme s'ils étaient effectivement là-haut, toutes sortes d'ordres, tu comprends, de hauteur et d'intensité variables, et voilà, maintenant tu m'as entendu crier mes ordres au ciel, et au ciel, tu le vois, les oiseaux qui aujourd'hui n'y sont pas en tiennent compte absolument, tu vois comme les oiseaux sont mis en branle par les ondes sonores de mon appel, oui, tu l'as bien vu, et maintenant tu vois aussi comme je les ai figés par mon cri à un autre endroit du ciel.

lance ton appel, donne tes ordres sans oublier l'astuce et le truc, ne sois pas si timorée.

ELLE : Attends, ça vient, regarde, il suffit que tu me laisses faire.  
(Elle suit les instructions qu'il lui a données en lançant son appel.)

LUI : C'est merveilleux d'observer tes yeux, de voir avec quelle concentration tu es plongée dans le ciel, fais attention de ne pas noyer tes yeux là-haut dans ces flots de lumière. Maintenant on reconnaît nettement que même les vols d'oiseaux transparents obéissent à tes ordres, n'est-ce pas ? Tu entends, l'air à présent se met à vibrer, à murmurer et à siffler, moi aussi je me rends compte que l'air ressent cette joie et que la joie de l'air se communique à moi aussi. Cette astuce et ce truc, tu ne dois jamais les livrer à personne, moi non plus je ne les livrerai à personne.

ELLE : Oui, je comprends, il faut garder le secret entre nous, pas de problème.

LUI : C'est d'une importance cruciale de le garder entre nous, sinon un de ces jours n'importe qui pourrait s'amener, tous les habitants pourraient sortir de la ville et leurs masses commencer à se réunir ici, chacun aurait sans répit recours à l'astuce et au truc pour lancer ses appels au ciel.

ELLE : Oui, je comprends, et rapidement chacun se disputerait avec chacun pour déterminer quel oiseau là-haut lui appartient en propre, à qui à tel moment appartient tel ou tel oiseau, que personne surtout ne s'avise de lui chiper son oiseau à lui.

LUI : Partout dans notre région les gens lanceraient en hurlant des vols entiers à l'assaut des autres, imagine l'horreur ! Comme les escadrons de chasse d'une guerre mondiale.

Et c'est aussi pourquoi il n'y aura désormais aucune indication plus précise au sujet de cette astuce et de ce truc, ce qui revient à dire que tout ce qu'on a pu en deviner jusqu'ici est naturellement et intentionnellement faux ou mystificateur, raison pour laquelle toute imitation se révélerait vaine.

ELLE : Au fond, il n'y a plus rien qui puisse nous menacer toi et moi, car à l'approche d'un danger, dès que l'ennemi se mettrait en travers de notre route, il se ferait hacher menu à coups de becs ou il lui serait tout au moins interdit de nous anéantir, et par les journées d'été caniculaires un vol d'oiseaux offrirait au ciel son ombre de battements d'ailes et l'en couvrirait tout entier.

LUI : Je trouve ça bien, bien que je sache avec certitude que dans son état Kalkbrenner n'a rien pu écrire ces dernières années : toujours ivre mort, il titubait par les rues de la ville et ne s'exprimait plus qu'en bredouillant. Il n'y serait pas arrivé. De quoi est-il question dans la pièce ?

COMELLI : Elle raconte comment un jeune créateur, accompagné de sa femme, de nombreux amis des deux sexes et d'autres connaissances, entreprend, toute une nuit, un voyage à travers les bars les plus importants de la ville et atterrit à la fin dans un bistrot situé par hasard justement dans l'immeuble dont le protagoniste occupe le premier étage ; celui-ci, pour terminer dignement la soirée, invite toute la compagnie à monter encore chez lui, les gens acceptent son invitation avec joie et là-dessus il monte le premier, brièvement, dit-il, pour y engager quelques menus préparatifs. Arrivé dans ses appartements, le protagoniste - c'est un poète - décide de plonger la compagnie, qui va bientôt lui emboîter le pas, dans un état de pure horreur ; il s'agenouille dans la cuisine devant la cuisinière à gaz, ouvre la porte du four, y enfourne la tête et ouvre le robinet du gaz, non dans l'attente de sa mort, mais dans l'attente des gens qu'il a invités.

Mais aucun de ceux qu'il avait l'intention d'effrayer à mort n'apparaît pour le trouver dans l'attitude sus-mentionnée, au contraire, ses compagnons de beuverie se saoulent tous dans le bistrot du rez-de-chaussée jusqu'à en perdre le nord, aucun d'entre eux qui puisse encore se mettre debout, et encore moins se mettre en route pour grimper au premier étage, là où le poète, juste au-dessus de leurs têtes, a toujours la tête enfoncée au fin fond du four où, coincé tout de bon, il perd connaissance et meurt.

LUI : Oui, je m'en souviens vaguement : Il y a quelques années déjà, Kalkbrenner a terminé cette pièce d'extrême justesse, avant de tomber la tête la première dans l'alcoolisme et de ne plus rien écrire du tout. Et j'entends encore Kalkbrenner me raconter que tous les théâtres du pays auxquels il avait proposé cette pièce l'avaient refusée en invoquant un motif bizarre : l'oeuvre ne serait pas dans le réel, ni dans l'actuel ou quelque chose de ce genre. Il n'arrêtait pas de s'en lamenter ; jusqu'à ce jour récent où, avant de mourir, après avoir passé toute une nuit à boire en compagnie de gens qui toute la nuit se moquèrent de lui, il atterrit dans le bistrot en-dessous de son appartement du premier étage et invita ses compagnons de beuverie chez lui dans son appartement situé au-dessus ; puis, arrivé en haut, désespéré et au comble de l'ivresse absolue, il ouvrit la porte du four de sa cuisinière à gaz, y enfonça la tête et tourna le robinet. Il avait depuis longtemps oublié les gens qui devaient bientôt le suivre et qui à leur tour l'avaient aussi complètement oublié, jusqu'au moment où une explosion ébranla le premier étage de l'immeuble, ensevelissant le bistrot au rez-de-chaussée avec les sacs-à-vin écroulés par terre.

#### 4. Elvire et la mouche.

*Chez lui, dans la cuisine. Petit déjeuner. lecture du journal.*

LUI : Merci d'avoir monté le journal.

ELLE : De nouveaux cloportes sont arrivés dans la cave à charbon. Je pense qu'ils s'y sentiront à peu près à l'aise ... ( *Soudain elle regarde sa montre et plaque l'oreille contre le mur* ) Ponctuel comme toujours ce tendre tremblement de terre: depuis plus d'une semaine, réduit à la dimension d'un jeu d'enfants, il murmure et marmonne dans ces murs.

LUI : Ce n'est pas seulement pour les enfants, il me semble, mais pour nous tous dans cette maison, dans ces murs qui rient de bonheur pour nous donner une information rapide. Que veut-on nous communiquer, à ton avis ?

ELLE : Rien de bien spécial. C'est juste un petit peuple de termites qui a lui aussi élu domicile dans les murs de cette maison, à mon avis rien de vraiment important, rien d'inquiétant en tout cas. Effrayant, semble-t-il, mais rien de préoccupant, aucun danger...

LUI : Qu'est-ce que c'est ? Tu entends ? Un très léger bourdonnement ou quelque chose de ce genre, à peine ébauché, presque imperceptible.

ELLE : ( *Tout comme lui, avec la même concentration, elle regarde par la fenêtre dans la même direction* ) Il s'agit d'une chose recouverte de fourrure, oui, un point velu, incertain et titubant, ou bien vois-tu autre chose ?

LUI : Je le vois exactement comme toi, je parle de ce point velu qui se précipite vers nous et s'approche tout près. Il s'écrase avec fracas contre la vitre à l'extérieur, il s'y cogne, oui, il frappe à la fenêtre pour ainsi dire.

ELLE : C'est presque exactement ça, je trouve que l'expression 'frapper à la fenêtre' est bien trouvée, maintenant avec une violence croissante, insistante presque, déjà presque décidée à tout.

LUI : Etonnant pour la saison : il s'agit d'une mouche, d'une mouche grise, poussée vers nous par le froid peu ordinaire, humide et visqueux, de cette fin novembre, alors que toutes les autres mouches, comme on sait, sont déjà parties se cacher dans les trous du

LUI : Ne sois donc pas si sévère, il s'agit de toute évidence d'un rituel de salutation et de reconnaissance, non ?

ELLE : (*à la mouche*) Tu vois, il veut être dans tes petits papiers, tu ne crois pas ... laissons-le se bercer de cette illusion ... tu es vraiment Elvire ? ... tu l'es donc vraiment ... j'en suis très heureuse ... mais tu m'as fait attendre bien trop longtemps, c'était cruel, tu n'es pas d'accord ? ..... à moins qu'il y ait eu toute une série d'empêchements et de dangers auxquels personne ne pouvait s'attendre, des dangers quasiment insurmontables . Et, en définitive, c'est sans doute une chance si aujourd'hui tu as tout de même fini par apparaître ici, Elvire, alors que j'avais perdu toute foi en ta venue, mais tu es tout de même arrivée ici saine et sauve et, au moins pour un temps, rien ne pourra plus nous arriver.

(*à lui*) : Puis-je faire les présentations, c'est Elvire, une bonne vieille amie à moi, nous nous connaissons de longue date, aussi loin que remontent mes souvenirs, mais ces derniers temps nous nous étions un peu perdues de vue, oui, perdues de vue. Elvire donc, il y a quelque temps, s'est mise en route à ma recherche, c'est pourquoi elle a voyagé jusqu'ici, et je ne sais pas si elle est arrivée au bout de son voyage sur ses propres ailes - si je puis m'exprimer ainsi - ou si elle est venue par avion, train, bateau etc. , vois-tu ? Elle est encore toute perturbée ... peut-être devrait-elle manger quelque chose ? Mais quoi ? Le mieux serait que je lui propose tout de suite ma tartine. (*Elle pose la tartine beurrée sur la table où la mouche est censée se trouver, puis elle fait avec lui plusieurs pas en arrière et l'entraîne à sa suite* )

Elle est encore complètement apeurée, tu comprends, à bout de nerfs vraisemblablement, et nous devrions lui ménager un peu de repos, la laisser seule pour lui permettre de prendre du recul, de se rassurer et ainsi de reprendre des forces.

(*A Elvire, chuchoté très bas, d'une voix rassurante*) : N'aie pas peur ma chérie, aucun danger ne te menace ici, ici tout est calme et sûr.

(*A lui*) : Viens, nous allons simplement sortir de la cuisine, nous allons la laisser seule dans la cuisine pour quelque temps afin que rien ne dérange la pauvrete. Pendant quelque temps, nous ne mettrons plus les pieds dans la cuisine pour lui éviter toute irritation. Viens, sors, je crois que désormais cette cuisine sera pour quelque temps notre nouvelle chambre d'amis.

*Ensemble ils quittent la cuisine.*

*Dans le couloir avec vue sur la porte de la cuisine.*

ELLE : Cela tombe très bien, je trouve, que la visite d'Elvire que j'attendais déjà depuis longtemps commence aujourd'hui. Tu dois aussi en être content. Ne voulais-tu pas,

tel moment, mais si un jour tu devais spontanément éprouver le désir qu'à tel moment précis Elvire vienne se poser sur ta main pour t'apprendre un de ses chants bourdonnants que tu ne connais pas encore, tout de suite elle comblera ce désir, immédiatement elle se posera sur le bon doigt et commencera aussitôt à te frotter la cheville ; elle sait bien le faire, Elvire, et bien d'autres choses encore, tu n'en croiras pas tes yeux, d'ailleurs, en cas de tristesse et de larmes, il se peut qu'elle vienne t'essuyer les yeux de ses ailes.

LUI : Tout ça est bel et bon, mais pourrais-je entrer une dernière fois, rien qu'un peu, juste une ou deux secondes, j'ai oublié quelque chose à l'intérieur, je ne ferai qu'un aller-retour ou quelque chose de ce genre, avec d'infinies précautions et sans le moindre bruit.

ELLE : Non ! Impossible. Qu'est-ce que tu crois ?

LUI : Rien qu'un peu, je t'assure, sur la pointe des pieds, un tout petit aller-retour, ça devrait être possible.

ELLE : Il n'en est pas question, qu'est-ce que tu crois, Elvire en aurait une peur bleue. Je dois en conclure à mon grand regret que tu n'as toujours pas compris précisément ce qui est en jeu ici et maintenant !

LUI : Cette accusation dénuée de tout fondement, je la trouve injuste.

ELLE : Malheureusement je ne suis toujours pas sûre que tu aies effectivement perçu la vraie portée des événements qui désormais se déroulent ici, c'est pourquoi je me vois malheureusement contrainte de ..., et toi tu as tout à y gagner, oui, malheureusement de... (*d'un geste rapide elle ouvre la porte de la cuisine, va retirer la clé de la serrure sur le côté intérieur de la porte et ferme la cuisine à double tour*). Ce soir, je te prie de bien vouloir prendre la peine de descendre au restaurant, si tu veux manger quelque chose.

LUI : Je m'en doutais. Je descendrai plus tard manger une bricole au restaurant, et je voulais te demander, si tu avais envie de m'accompagner.

ELLE : Je te remercie de penser à moi, mais je ne peux pas venir avec toi. J'ai l'intention de rester ici pour surveiller et pour être sur place au cas où mon amie aurait besoin de quelque chose ; ainsi je pourrais l'aider, lui procurer tout de suite le nécessaire .

LUI : Raconte-moi au moins ce que tu vois derrière et ce que devient notre hôte.

ELLE : Tout le beurre sur la tartine déjà englouti au cours de la nuit, et sous peu elle aura même fini de dévorer le pain jusqu'au bout. Oui, je vois encore quelques miettes là-bas sur le rebord de la fenêtre, c'est tout ce que je vois pour le moment, il faudrait en conclure qu'il y a urgence, qu'il faut faire quelque chose pour que la petite Elvire, mon amie, ne soit pas victime de la peur de manquer. Il faut de toute urgence descendre à la charcuterie. Monte-moi, s'il te plaît, 200 grammes de salami hongrois ! Vas-y vite, c'est urgent, et reviens en vitesse.

*Il quitte l'appartement*

*Il est revenu avec le saucisson, et ensemble, ils sont à présent occupés à glisser les rondelles, l'une après l'autre, sous la porte de la cuisine. Peut-être utilisent-ils aussi des fils de fer très fins ou des baguettes pour pousser les rondelles plus loin dans la cuisine par le trou de la serrure et les trous de guet ou par l'interstice entre porte et mur. Peut-être entend-on en guise de réponse quelque bourdonnement ou gémissement - pouvant aller de la reconnaissance au mécontentement en passant par l'irritation - pour illustrer soit la réaction de la mouche dans la cuisine, soit les possibles impressions imaginaires nées à cette occasion dans leurs têtes.*

LUI : Voilà, on lui a passé les 200 grammes de salami jusqu'à la dernière rondelle. Maintenant elle va être contente et n'a plus à craindre d'être oubliée  
(à la mouche dans la cuisine) Tu entends, Elvire, nous te donnerons toujours tout ce qu'il te faut. Jamais tu ne manqueras de quoi que ce soit, jamais tu n'attendras trop longtemps avant que tes commandes et tes désirs soient satisfaits avec le plus grand soin possible, tu entends ?

(à elle) : Mais maintenant, j'aimerais bien regarder moi-même par tes trous de contrôle si judicieusement disposés pour voir ce qui se passe là-dedans. Allez, laisse-moi approcher de la porte.

ELLE (le repousse effrayée, quasiment hystérique) : Non, non, s'il te plaît, pas toi, pas encore, non, pas ça, pas comme ça !

LUI : Et pourquoi pas ?

nourriture à ton amie, sans rien manger toi-même, je crains que tu ne te ratatines encore plus, et dans quelques semaines tu ne seras pas bien plus grande que ton amie la mouche grise ! ... excuse-moi, j'ai essayé de voir le tout avec ironie ou humour ... mais ce genre de plaisanterie rate toujours ... dis-moi, ne veux-tu pas pour une fois changer de vêtements, et en même temps passer accessoirement par la salle de bain et sous la douche ? Je ne sous-entends pas par ces mots que tu m'as l'air sale, je pense seulement que tu te sentirais mieux après .... en revanche, quand je me représente quelles quantités impensables de salami hongrois ton amie là-dedans a englouties, et sans difficulté notoire, alors je me représente aussi combien ton amie a dû peu à peu grandir ; et au fur et à mesure que tu rapetisses et te ratatines, l'Elvire là-dedans a dû prendre des proportions surprenantes, et dans mon imagination, elle arrive au moins à la taille d'une chauve-souris, qui, comme j'ai cru le rêver aujourd'hui, ne bourdonne plus du tout, mais chante de plus en plus fort, peut-être avec une voix claire de baryton, en traçant ses cercles derrière la porte de la cuisine. L'ai-je rêvé ou est-ce déjà la vérité ? Tu dois le savoir mieux que moi, car une de tes oreilles reste en permanence collée à la porte, une vraie ventouse ... tout à l'heure, en traversant l'appartement, j'ai trouvé - sans me douter que je possédais un tel objet, caché dans le tiroir de la commode, ce stéthoscope de docteur (*il lui donne un stéthoscope*). Je crois qu'il pourra te servir pour ausculter la porte de la cuisine comme un docteur la poitrine d'un poitrinaire.

*Elle prend le stéthoscope et l'essaye, ne s'en sort pas très bien jusqu'à ce qu'il vienne à son secours.*

LUI : Attends, je te montre comment il faut faire (*Prend le stéthoscope, le met dans ses oreilles et lui fait la démonstration d'une auscultation de porte*) Comme ça, tu vois, c'est comme ça.

*Se rendant compte qu'avec cette démonstration il écoute à la porte parfois un peu plus longtemps que nécessaire, elle le repousse avec frayeur et lui arrache l'appareil des mains.*

LUI : Sais-tu ce que je crois et que - pour dire la vérité - j'espère aussi ? Tu dois aider ton amie à faire les préparatifs de son hibernation à venir. N'ai-je pas raison ? Et quand tu l'auras incitée à se bercer de son chant jusqu'à trouver le sommeil hibernal dans un coin reculé de cette maison, alors tout s'arrangera de nouveau. Cet espoir me réjouit. (*Il retourne dans sa chambre*)

LUI : J'aurais dû aller plus souvent au concert avec toi. Je m'en souviens maintenant, nous y sommes allés une fois, peu après avoir fait connaissance. Tu t'y es sentie extraordinairement bien, n'est-ce pas ? T'en souviens-tu encore ? Le silence qui suit ou qui sépare l'interprétation des morceaux, nous nous y abandonnions longuement au cours des concerts et souvent trop longuement, c'était naturellement un silence différent d'une oeuvre à l'autre.

Tu y as pris du plaisir, n'est-ce pas ? Alors je te pose maintenant la question : Veux-tu venir au concert avec moi, maintenant tout de suite ? Alors va te changer et viens, je vais partir et je t'attends, oui ? Pourquoi ne commences-tu pas à te changer ? C'est donc ça, tu ne viens pas avec moi. Tu préfères rester là à écouter ton concert habituel du soir, tous ces chants et ces arias que t'offre tous les jours ta chanteuse, Elvire, la mouche grise bourdonnante, la grande diva du chant. J'y vais seul alors.

*Il entre par la porte d'entrée, une valise à la main.*

LUI : Bonsoir, tu m'entends, je rentre de voyage. J'ai été absent un peu plus que je pensais, je t'en prie, ne m'en veux pas de mon absence plus longue que prévue, je n'ai pas pu faire autrement.

Je t'ai tout de même laissé assez de provisions, plusieurs bâtons de salami. Au fond de moi-même j'avais espéré qu'en mon absence tu aurais pu - sans être dérangée - mettre un terme aux derniers préparatifs pour le sommeil hivernal d'Elvire. Je me disais : à mon retour elle aura depuis longtemps commencé son hibernation de trois mois, et toi tu seras reposée, fraîchement lavée et habillée de neuf, tu seras installée dans un fauteuil et tu auras commencé à reprendre ta vie d'avant.

Laisse-moi te regarder ... tu n'as pas changé tant que ça, pas de visage du moins ... il y a pourtant quelque chose dans ton visage qui est devenu un peu bizarre, qui n'est plus comme avant ... ne le prends pas mal, s'il te plaît, mais ce visage que je regarde, tout en étant absolument le visage que je connais si bien, me donne cependant l'impression de ne pas faire partie de toi ... étrange, plutôt comme si tu avais attaché ce visage autour de ta tête ou, mieux encore, comme si ton visage hibernait en effigie sur ta tête...

Je ne resterai donc plus jamais absent aussi longtemps, au contraire, désormais je resterai avec toi pour toujours ... Tu peux être tout à fait rassurée, car désormais je resterai toujours avec toi ; je me sens en effet responsable de toi, de nous tous, ... le sens de la responsabilité qui en résulte me plonge dans une agréable tranquillité ... car tout de même, je dois maintenant, pour ainsi dire, m'occuper de deux animaux domestiques.

ELLE : Volontiers : En rangeant la cuisine, j'ai cru soudain découvrir dans un coin une porte escamotée que je pensais être aveugle, puis à y regarder de plus près, je vis que la porte n'était pas du tout aveugle et ne demandait qu'à être ouverte, avançant je franchis la porte et me retrouvai dans une pièce d'abord obscure, mais je réussis enfin à repousser les volets ; et la lumière du jour se laissa persuader d'entrer, inondant et envahissant toute la pièce.

LUI : Il se peut que la pièce ne fasse pas du tout partie de cet appartement, qu'elle appartienne au contraire à une autre maison à côté ou à un autre appartement et que nous y soyons entrés illicitement.

ELLE : Non, non, on le sentirait, moi je le sentirais parfaitement. Et de plus, elle aurait alors une entrée indépendante, tandis qu'on peut y entrer seulement à partir de ton logement à toi : par conséquent elle appartient à ton appartement.

LUI : Comme si cette pièce venait juste de pousser et de s'agglutiner à mon appartement.

ELLE : Tu es resté parti si longtemps. Je suis contente que tu sois enfin rentré à la maison, malheureusement je dois maintenant à mon tour partir en voyage pour quelque temps. J'avais l'intention de ne partir que demain matin, mais je viens d'apprendre qu'il faut partir dès cette nuit, de toute urgence.

LUI : Reviendras-tu bientôt ?

ELLE : Je l'espère, mais je n'en suis pas sûre. Je m'y efforcerai. Cependant, si jamais mon absence provisoire devait te peser et te paraître trop longue, alors tu auras toujours cette pièce, *ma* pièce : Tu y entreras, tu penseras très fort à moi, et alors tu sentiras très probablement qu'au fond je suis de toute façon presque entièrement là avec toi et pas aussi complètement partie que tu le pensais. Et là-bas, depuis cette fenêtre, tu auras en outre une vue idéale et merveilleuse sur les oiseaux - tu verras bien que j'ai raison - quand par cette fenêtre ils te feront signe avec leurs innombrables battements d'ailes.

LUI : Quand part ton train ? je t'amène à la gare.

ELLE : Je ne prends pas le train, je prends mon vol.

*Contre une fenêtre on entend le bourdonnement d'une mouche grise.*

2/4

12

## 6. Le silence maternel à la place de la langue maternelle

*Dans une arrière-salle d'une auberge distinguée. Réunion d'affaires.*

*L'homme de l'extérieur est déjà assis là, plongé en lui-même. Ses deux autres partenaires en affaires, le Manager et le Syndic, le rejoignent rapidement ; ils s'assoient et commencent aussitôt à échanger vivement leurs silences respectifs. Occupés ainsi, Manager et Syndic s'entendent bien. L'homme de l'extérieur les ignore, ou bien semble ne pas les comprendre. Les deux autochtones s'agitent de plus en plus et se taisent avec de plus en plus d'animation ; puis, ils rompent le silence et commencent à parler.*

SYNDIC : Me trouve, hélas, dans l'obligation de me comporter pour ainsi dire comme un porc, car parler dans un lieu public, c'est une vraie cochonnerie. Nous savons qu'habituellement on va aux toilettes avant d'ouvrir la bouche pour dégorger dans le lavabo spécial prévu à cet effet cette saleté de mots qui nous farcissent la bouche d'excréments.

Nous n'en avons pas le temps maintenant, car, à notre grand étonnement, nous nous trouvons confrontés à un problème d'une surprenante nouveauté :

Comprends-tu son silence?

MANAGER : Non, pas du tout, et ce qu'il tait, c'est une langue étrangère que j'ignore totalement, elle a la résonance exotique d'une enclave où perdurent les restes d'une minorité, basque par exemple, mais son silence n'est pas du basque, j'en suis sûr.

SYNDIC : Un celte d'une tribu mineure, en voie de disparition, venu peut-être des parapets de l'Europe ou d'une île islandaise, petite et ignorée, ou quelque chose de ce genre... mais le mieux serait de le persuader de se mettre à parler lui aussi, bien que cela fasse mauvaise impression, car à présent il va se demander où il vient de tomber, parmi quelle espèce de porcs, ces gens qui, en sa présence et en public font sans aucune gêne s'écraser sur la table leur caca vocal en l'expulsant à haute voix.

MONSIEUR DE L'EXTÉRIEUR: (*qui, en quelque sorte, semble refaire surface*): En cette seconde, précisément, débute notre entrevue, avec ces mots, en ce moment. Tout à l'heure, je n'étais pas encore présent, je viens d'entrer dans cette salle seulement maintenant, même si en apparence je devais être déjà ici. J'étais cependant, et je tiens à vous en informer, entièrement plongé dans un monologue en vue d'une concentration réparatrice. J'ai l'habitude de commencer toute entrevue, même si d'habitude j'apparais avant, à la seconde de son début véritable, avec ma véritable présence. Le

trouve dans mes origines. Je viens d'une vallée alpine très reculée que presque personne ne connaît plus, où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse et où, malheureusement, je ne suis pas allé depuis des décennies. Mais tout de même, j'avais eu le temps non seulement d'y apprendre le dialecte de ma vallée natale, mais aussi d'y prendre, comme les autres, l'habitude d'échanger non plus les mots dans le dialecte de ma vallée perdue, mais plutôt des silences respectifs, ce qui fut jugé bien plus compréhensible, et ce justement dans ce dialecte, celui de la vallée de la Lesach que, sauf les gens qui y habitent encore, personne ailleurs dans le monde ne peut comprendre, et donc vous non plus. Mon silence n'était donc pas du tout en langue étrangère, mais les mots se taisaient dans ce dialecte incompréhensible pour vous ; voilà, affaire réglée.

*Dans l'obscurité au fond de la salle, le maître d'hôtel ou l'aubergiste de cette auberge avait déjà tout observé par hasard et en cachette.*

AUBERGISTE : Et pour couronner le tout, je me permets en toute politesse de vous interdire irrévocablement cet établissement, interdiction que je vous ferai aussi parvenir par écrit. Vous aurez été les premiers et les derniers à réussir pratiquement à réduire cette arrière-salle, la plus belle que nous ayons, à un état de W.C. de gare, oubliés il y a vingt ans et jusqu'à maintenant, dans une gare de province oubliée.

Cette soi-disante hypothénuse, il ne la voyait sans doute établie ou possible à établir que dans des cas extrêmement rares.

CONNAISSANCE : Hypothénuse, dites-vous, moi j'appelle cela une excuse.

AMI : Vous n'avez pas la moindre raison pour dire du mal de lui.

CONNAISSANCE : Non, non.

COMMISSAIRE : Et rien qui confirmerait sa naissance, pas de certificat de baptême, rien, zéro, tout ce qui le concernait de près ou de loin semble avoir été parfaitement et mystérieusement anéanti.

Vous seule, chère madame, dans l'état actuel du dossier, semblez avoir eu avec lui un contact quelconque et constant ... si toutefois vous deviez continuer à clamer haut et fort que la victime était votre prétendu mari, je me trouverais alors dans l'obligation de vous arrêter sur le champ en tant que complice.

FEMME : J'aimerais clarifier ce point. Oui, j'étais son amie. Oui, un certain temps je fus peut-être aussi sa concubine. Mais j'étais aussi sa femme et d'une certaine façon j'ai toujours vécu avec lui, alors que la plus grande partie de notre vie commune nous l'avons passée dans des lieux séparés. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire ? Vous ne le comprendrez pas, bien sûr, mais nous étions heureux ensemble, même si ces derniers temps nous ne nous sommes presque jamais vus, jamais à vrai dire. A vrai dire, au début il voulait devenir artiste, et moi aussi au début, je voulais devenir artiste. Mais ensuite, il commença à s'intéresser au déroulement de l'histoire et voulut devenir historien, et moi aussi je voulus faire la même chose. Un jour, nous nous rendîmes compte soudain que dans toute l'histoire ce qui n'était jamais arrivé nous intéressait de plus en plus, en revanche, ce qui selon les sources historiques, était soi-disant arrivé s'avérait avec de plus en plus d'évidence n'être rien qu'un pis-aller lamentable, qu'une sorte de solution provisoire, aussi avons-nous commencé à rechercher ce qui n'était pas arrivé dans l'Histoire, parce que personne n'avait eu l'idée de le préférer à ce pis-aller. Peu après, mon mari me fit savoir qu'il avait été engagé par un cheik pour lui sauver son empire économique. Il avait l'intention de revenir chez lui sans tarder, il était seulement obligé d'obtempérer une dernière fois à une ultime invitation de ce cheik. Il s'agissait d'un week-end d'excursion dans le désert. Mais au lieu de durer trois jours, ce week-end d'excursion dans le désert prit trois années, comme je l'ai appris par la suite. Et c'est aussi le temps qui s'est écoulé avant que j'aie eu à nouveau de ses nouvelles.

n'avions pas besoin de vivre ensemble pour être ensemble. Si je vous dis que c'était presque comme si nous n'avions pas besoin de téléphone pour nous parler par-dessus d'énormes distances, ça vous aidera peut-être à avancer. Et nous avons également commencé déjà à nous étreindre comme des amants, même si le globe terrestre tout entier nous séparait, le globe terrestre était alors inclus dans notre étreinte.

CONNAISSANCE : Je crois qu'il craignait que toute rencontre de nature personnelle pût tourner au désavantage, soit de lui-même, soit de la personne concernée.

AMI : Voyez-vous, parfois on se rencontrait tout simplement, sans s'y attendre, on se trouvait face à face, on l'apercevait tout à coup. Mais le plus souvent, on se réjouissait trop tôt, car au dernier moment, avant qu'on ait pu lui adresser le premier mot, il avait coutume, tout en prenant congé avec un bref geste de regret, d'aller se cacher derrière sa propre ombre qui se tenait toujours prête à ses côtés, et là-dessus sa silhouette s'évanouissait à vue d'oeil.

COMMISSAIRE : Quel dommage, un homme si extraordinaire avec de tels dons, de telles capacités, et pour cette raison justement sur ses gardes ... et voilà qu'une seule fois, il baisse la garde.

Depuis, nous sommes devenus un peuple de têtes sonnantes, désormais notre tête n'est plus simplement notre tête, mais avant tout le haut-parleur de notre âme. Avec une telle tête nous pouvons non seulement recevoir l'ensemble des programmes radio, mais aussi les diffuser et déterminer le volume voulu, si bien que l'utilisation du poste de radio est désormais superflu : cet appareil vieilli et démodé, chez nous aboli depuis longtemps, ne s'impose plus du tout.

Personne de ce monde ne pourrait de sitôt nous arriver à la cheville !

Et pourtant, Mesdames et messieurs, ou justement pour cette raison, nous sommes avant tout toujours restés des AUTRICHIENNES et des AUTRICHIENS, nous le resterons à jamais, et à l'avenir nous voudrions toujours et encore l'avoir été et l'être encore !

voulez-vous dire ? ... n'importe quand ? ... à la bonne heure ! Vous n'auriez donc rien à redire, si, en temps voulu, je prononçais une conférence sur vous à notre université, et si ensuite je proposais un rapport écrit sur vous à notre journal universitaire ou, disons, à un magazine illustré haut de gamme en vue d'une publication, entendu ? Les gens d'ici ne savent quasiment rien sur vous. Bien qu'on ait durant des décennies, non, des siècles, vécu et travaillé dans cette ville sous le même toit, les habitants d'ici n'ont pas le moins du monde l'idée que parmi eux a vécu et vit encore tout un peuple qui pourtant leur est resté pratiquement inconnu.

D'après ce que je sais, vous êtes le peuple des Télamons, vos femmes s'appellent Cariatides et vos hommes Atlantes, on vous a, il y a quelques centaines d'années, fait venir ici, ou plutôt, dans un sens, pris sous contrat comme premiers travailleurs immigrés, afin que vous aidiez toutes ces demeures et ces bâtisses seigneuriales, que vous empêchiez leurs élégantes façades de s'écrouler, mais surtout que vous mainteniez debout au service de ces maisons de maître, leurs balcons et portails, ainsi que les protubérances ornementales de leurs corniches au lieu de laisser simplement tomber tous ces décors de fruits stucqués. Et les gens dans leurs maisons devraient tous s'en lécher les doigts : c'est vous, devant les maisons, qui faites le sale boulot.

LUI : Excusez-moi, je vous ai vraiment perturbés sans doute avec mon sommeil intempestif. Comment ? Vous ne savez vraiment pas ce qu'est le sommeil ? Et vous ne savez pas davantage ce que rêver veut dire ? Bien sûr que non. Comment auriez-vous pu rêver alors que vous n'avez encore jamais dormi !

Vous voulez dire que dès à présent vous vous sentez fascinés par ce phénomène entièrement nouveau ? Le sommeil et le dormir constituent une forme toute nouvelle de l'expression artistique ? Pourquoi pas après tout. Comment ? Vous n'allez solliciter de moi rien d'autre qu'un somme ? Vous allez me demander de vous donner une représentation de sommeil aussi intense que possible, de vous donner un spectacle de sommeil, et vous allez ensuite vous passer mon corps endormi d'immeuble en immeuble, de Cariatide en Atlante afin d'assurer parmi vous la connaissance la plus complète possible de mes concertos de sommeil, mes pièces pour dormeur, sérénades pour rêveur, tragédies de fatigue et comédies d'épuisement.

Quoi ? Beaucoup d'entre vous vont essayer eux-mêmes d'apprendre réellement le sommeil ? Personnellement je vous le déconseillerais, ce serait voué à l'échec, car vous ne disposez d'aucune des conditions requises. Vous n'avez pourtant aucun besoin d'apprendre le sommeil.

Je vous apprendrai à imiter le sommeil, à faire semblant de vous endormir, ainsi les murs des maisons dans votre dos, convaincues de ne plus être soutenues par vos corps, s'écrouleront et tomberont en poussière, ainsi vous n'aurez aucun mal à vous secouer, à vous débarrasser de ces bouts de murs cassés, et vous vous dégagerez libérés de vos

## 10 Tempête de tissu

*Représentant d'une société productrice de tissus*

REPRESENTANT : Tous mes remerciements d'ailleurs pour vous être montré si disponible, si avenant, et me recevoir si cordialement. C'est donc vous le directeur de l'affaire - attendez, non, pas du tout, le gérant, non, non, mille excuses, le propriétaire, naturellement, de ce commerce de tissus en gros, n'est-ce pas ? Dites-moi, est-ce que chez vous tout est toujours parfaitement en règle ? Non, non, n'ayez pas peur, je ne suis pas envoyé par l'inspection de la chambre de commerce, et encore moins par le syndicat.. C'est donc ici votre plus gros entrepôt de tissus en gros ? Magnifique. Félicitations. Admirable cette ressemblance frappante avec les magasins des accessoires de nos opéras les plus gros et les plus en vue. Oh oui, ces accumulations, à première vue inconcevables, de pièces de tissus entassées les unes sur les autres, les unes à côté des autres, ces amoncellements, de véritables montagnes dans un espace si réduit ; dernièrement, lors d'une visite dans un autre entrepôt de tissus, j'ai vécu une expérience, j'ai vu toutes les pièces, entassées les unes sur les autres, commencer à se dérouler toutes en même temps ; au début on pensait encore à quelque commis invisible, mais non, c'étaient bien les pièces toutes seules qui, toutes prises de folie, se déroulaient de leurs étagères, prolongeant en véritables rues leurs étendards colorés, jusqu'à ce que leurs innombrables lés de tissu se lancent dans une course-poursuite à travers le hangar et déchainent un fabuleux ouragan de tissus tourbillonnant dans l'entrepôt, et ce ne fut que grâce à la ténacité des vendeurs qui parvinrent à garder fermés toutes les portes et les portails que le tissu n'arriva pas à s'échapper dans la ville ; et pour finir ce grand orage textile, enfin épuisé, tomba en précipitation devant le portail principal en un énorme tas de lambeaux !

Dites-moi, est-ce qu'il vous est déjà arrivé ici même quelque chose qui ressemble à ça de près ou de loin, ne pensez-vous pas qu'il puisse peut-être vous arriver la même chose ? Non ? Vous hochez la tête. Est-ce moi l'objet de votre perplexité ? Faites bien attention !

Malheur, là-bas ! Regardez donc, là-bas, et là-bas aussi, et là-bas, oui, oui là-bas sans doute aussi sous peu ! Ici cette popeline, elle brille avec tant d'insolence ! Et de l'autre côté ce lin, il éclate de rire si furieusement ! Et juste à côté ce damas, il scintille déjà de colère ! Et ce brocart là-bas, il rutille déjà de fureur ! Et là, pour couronner le tout, ce loden complètement abruti, quel rictus débile ! Nous voici dans de beaux draps ! Et comme tout à présent se déroule à la vitesse grand V ! Une vraie tempête de tissu. Mais regardez donc là-bas, le cou de quelques-uns de vos employés, garrottés en bonne et due forme dans des noeuds coulants de tissus de plus en plus serrés, les corps de vos vendeurs entraînés et poussés jusqu'au portail de votre hangar, comme si on voulait les obliger à ouvrir le portail ou sinon finir étranglés ... !

eur 21.12.00  
dep. 10

GERT JONKE

INSECTARIUM

Traduit de l'allemand (Autriche) par Uta Müller et Denis Denjean

ORIGINAL

## 1. Hyperbole 1

*ELLE et LUI, assis comme des spectateurs sur des bancs surélevés, fixent la salle comme s'ils regardaient un spectacle de cirque*

LUI : Et maintenant on va avoir l'habituel numéro de funambule. Je n'aimerais pas être à la place de l'homme qui l'exécute.

ELLE : Moi, je serais désemparée là-haut, si je devais traverser le chapiteau ainsi, suspendue en l'air, passer par-dessus la tête des spectateurs sans me soucier de savoir s'il y a encore une seule tête pour d'en-bas daigner lever les yeux vers moi.

LUI : Il peut y avoir du suspense, cet artiste-là n'est pas désemparé, pas le moins du monde, au contraire, il pose réellement son pied sur la corde, et il saura certainement quoi y faire.

ELLE : Le voici déjà au milieu de la corde. Il a du cran. Etonnant qu'il y ait pourtant des yeux qui lui jettent entre les jambes des regards blasés et méprisants afin qu'il finisse par hésiter et trébucher. Mais l'homme fait des pieds et des mains pour se défendre, il essaie au moins de repousser l'air en arrière comme un âne qui rue.

LUI : Non, non, c'est autre chose : il donne un signe. Une poussée bilatérale des talons vers l'arrière dont la raideur intentionnelle doit donner à son assistant en bas un signe convenu. Tu comprends ?

ELLE : Oui, car maintenant, suite à ce signe soudain, les deux bouts de la corde - surprise - se décrochent en même temps, si bien que la corde, sans être accrochée, reste cependant suspendue en l'air tel un trait tiré au cordeau, et supporte encore l'artiste qui avance comme sur une perche sans s'écraser tout de suite.

LUI : Voici que la corde s'est métamorphosée en serpent géant qui s'enroule autour du corps de l'artiste comme pour l'étrangler. Un funambule garrotté par sa corde et mangé tout cru, il y aurait de quoi rire !

ELLE : Non, tu te trompes. Ne vois-tu pas que la corde c'est la maîtresse de l'artiste, on la voit bien maintenant s'enrouler autour du corps du danseur aérien comme dans une étreinte amoureuse, comme pour le protéger, elle se serre tout contre lui dans une sorte de noeud gordien qui maintenant enveloppe et entoure l'homme, si parfaitement que l'artiste a maintenant disparu à tous les regards, et dans la chute qui va suivre

incessamment sous peu, tu vois, elle fera ressort contre le sol de la piste dont l'état de saleté est certainement voulu.

LUI : Tu as raison. L'homme s'en tirera sans doute sans une égratignure. Non pas qu'il se soit envolé, mais parce qu'ainsi l'aura voulu ce noeud gordien gigantesque et bizarre, cet informe tas de cordes nouées qui maintenant gît là-bas au centre de la scène.

ELLE : Où est l'artiste ? En se servant de son échec, il voulait peut-être seulement détaier ?

LUI : Non, non, c'est autre chose, car maintenant commence probablement le numéro dit de 'délivrance' ; car on entend l'artiste proférer des injures de plus en plus grossières depuis l'intérieur de son tas de noeuds de cordes emmêlées. Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas. 'Me voilà dans de beaux draps', éructe-t-il ou quelque chose de ce genre, il pense sans doute à ses draps de cordes.

ELLE : Voici qu'il a l'air de se dégager du plus profond du coeur de ces vulgaires cordes marines, de se défaire de ce tas gigantesque de noeuds emmêlés d'où, peu à peu, il émerge, il s'en échappe à l'instant comme d'une chrysalide.

LUI : Oui, oui, tout à fait comme un sphinx de son cocon, n'est-ce pas ?

ELLE : Les gens sont désespérés. Pas de vraie danse sur corde raide ; même pas de danse ratée sur corde raide sans chute d'artiste. Et dans les yeux des gens ce n'est pas assez non plus pour un numéro de délivrance qui prendrait pour alibi une danse ratée sur corde raide, car il n'a même pas défait le noeud.

LUI : L'artiste cependant se frotte les yeux. Il n'a pas de meilleure idée que de se secouer afin de faire tomber la poussière de son costume sali ; tel un chien qui vient de se rouler dans la saleté.

ELLE : Tiens ! Mais regarde donc : sur la scène de son visage apparaît ce sourire mondialement connu. N'est-ce pas pour lui au fond que nous sommes venus ?

LUI : Oui, évidemment. Tout à coup les gens se mettent à trépigner d'enthousiasme. Même sans avoir jamais vu ce sourire, on croit le reconnaître tout de suite et s'en faire reconnaître personnellement. Fabuleux ! Etonnant !

ELLE : Viens ! Descendons, demandons à l'artiste un autographe. Nous pourrons alors peut-être savourer de plus près son sourire. Comme un rayon de soleil. Viens vite !

## Hyperbole 2

L'ARTISTE, ELLE et LUI. (*L'artiste donne des autographes.*)

LUI : Merci de bien vouloir nous faire l'honneur de tracer les lettres de votre main. Dommage que dans votre écriture sur le papier ne s'épanouisse pas le même sourire que sur la scène de votre visage quand vous le faites jouer.

ELLE : Ah, ne seriez-vous pas disposé, au moins pour un dixième de seconde, et rien que pour nous, à esquisser et laisser transparaître sur votre face un début d'ébauche de cet éclair de chaleur ?

ARTISTE (*regarde d'un air assez perplexe*)

LUI (*à elle*): Il faut que tu le comprennes. C'est trop cher pour nous.

ELLE : Oui, oui, ce sourire ne lui appartient plus. Il n'a plus le droit de sourire rien que pour nous. Ce sourire précisément, une agence publicitaire l'a pris sous contrat il y a peu pour l'avoir vu sur la scène de son visage. (*à l'artiste*): Est-ce vrai que ce sourire a été engagé comme acteur principal d'un spot publicitaire, et qu'il est censé promouvoir un produit nouveau, un savon liquide censé entretenir la propreté de toute la surface corporelle ?

ARTISTE: Oui,oui.

ELLE: Il paraît que sur la peau, partout où le savon est appliqué, éclate une beauté spectaculaire d'un genre nouveau, comme l'apparition soudaine d'un sourire lumineux qui fleurira sur la peau après le lavage ; et soudain on comprendra qu'on pourrait désormais rire facilement, non seulement avec le visage, mais aussi avec toutes les surfaces restantes du corps. On commencera à apprendre avec précision à sentir par la peau, et à faire éclater sur elle ce sourire. Et partout où l'on sentira une démangeaison, on pourra donc y rire au lieu de s'y gratter.

ARTISTE : Oui, oui.

LUI : Ne crains-tu pas que tes espoirs puissent possiblement être déçus ? Qui serait capable de voir qui rit, où, quand, comment et à quel endroit de son corps? On ne se promène tout de même pas tout nu dans les rues.

ELLE : Non, non, non et non, tu t'enfermes trop dans ta vision. D'abord je ne pense évidemment pas à l'hiver, plutôt à l'été et à des vêtements légers, mais je ne pense pas seulement à la plage, naturiste ou non, mais par exemple à tes haussements d'épaules si froids, les gens te voient venir de loin et glosent aussitôt sur l'arrogance et la méchanceté que leur envoient tes haussements d'épaules. Mais voilà, tu t'immobilises, et soudain, contre toute attente, tes épaules se fendent d'un rire monumental . Et tout le monde le voit.

LUI (*à l'artiste*): Qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous ?

ARTISTE: Il n'y a rien à en dire.

ELLE: Il a raison. Il n'est pas obligé d'en dire quoi que ce soit, il doit juste sourire.

LUI: Oui, et si besoin une seule fois et puis plus jamais.

ELLE: Il n'est vraiment pas obligé d'en faire plus. C'est pour ça que nous sommes venus, nous qui d'habitude n'allons jamais nulle part, car sinon rien ne nous intéresse vraiment par ici, rien du tout à part cela. C'est pour ça que nous restons toujours et seulement là où nous sommes justement, et il est très difficile de nous en faire bouger pour aller ailleurs, oui, quand on est enfin plus ou moins arrivé quelque part, on devrait au moins pouvoir y rester quelque temps ou même un peu plus longtemps. N'est-il pas vrai?

LUI: Nous sommes si heureux, voyez-vous, que de nos jours on puisse enfin avouer franchement qu'on ne s'intéresse à rien ; et qu'enfin, il n'y ait plus de honte à ne s'intéresser à rien, c'est vraiment un grand soulagement.

ELLE: Au fond, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse à présent : c'est de vous voir rire ou sourire une seule fois de tout votre corps, lorsqu'un jour votre sourire se sera étendu à votre corps entier à partir de votre visage. Le voir une seule fois et... Allez-vous aussi vous servir de ce nouveau savon?

ARTISTE (*en sortant de scène*): Oui, oui

ELLE: Ce savon promu à l'aide de son sourire renversant, va-t-il s'en servir lui-même?

## 2. Elvire et les oiseaux

*ELLE et LUI traversent la plaine en bordure de la ville*

LUI : Alors c'est vrai, tu ne sais pas exactement quel est ton vrai prénom ? Ou bien tu n'aimes pas ton nom et tu veux empêcher que je m'en serve pour t'appeler ?

ELLE : Je ne sais vraiment plus exactement quel pourrait être mon vrai prénom et en plus ça m'est absolument égal ; si je me remémore les années du passé récent, je crois que le plus souvent on m'appelait Elvire, c'est bien possible. Je m'appelle approximativement Elvire, je ne peux pas t'en dire plus. Est-ce que pour toi l'exactitude, le son précis de mon nom comptent tellement ? Le mieux ce serait de ne pas m'appeler Elvire précisément mais seulement approximativement, en aucun cas Elvire précisément, ça je ne le veux pas, tu comprends ?

LUI : Toi, femme au prénom approximatif, je vais te montrer quelque chose que j'ai découvert ici, il n'y a pas très longtemps. Il s'agit en effet des oiseaux de cette région, regarde, s'il te plaît, tout là-haut dans le ciel ! Je me tiens à présent au beau milieu de cette plaine, tout comme à l'époque, bouche-bée, vois-tu, et je regarde en l'air, et j'essaie simplement de mettre de l'ordre dans les mouvements des vols d'oiseaux et de les diriger, tu comprends ?

ELLE : Oui, mais où sont-ils donc, ces oiseaux ? Où sont-ils passés ? Je n'en vois pas un seul là-haut, alors dans quoi veux-tu mettre de l'ordre ? Là-haut dans le ciel, il n'y a aucun désordre où il faudrait mettre de l'ordre .

LUI : Hélas, tu as tout à fait raison, où sont-ils les oiseaux aujourd'hui ? Ils sont carrément absents, où sont-ils passés ? C'est grave, naturellement, que là-haut on ne voie pas un seul oiseau aujourd'hui, je m'en rends compte à l'instant, c'est une erreur lourde de conséquences, hélas. Aujourd'hui, il n'y a pas de vols d'oiseaux, c'est un gros inconvénient, jamais je ne l'aurais imaginé, je dois par conséquent te demander de bien vouloir imaginer les oiseaux du récit que je vais te faire, et de les projeter dans le ciel. Bon, tu m'entends, je lance au ciel des ordres de hauteur variable ; oui, je lance maintenant aux oiseaux, comme s'ils étaient effectivement là-haut, toutes sortes d'ordres, tu comprends, de hauteur et d'intensité variables, et voilà, maintenant tu m'as entendu crier mes ordres au ciel, et au ciel, tu le vois, les oiseaux qui aujourd'hui n'y sont pas en tiennent compte absolument, tu vois comme les oiseaux sont mis en branle par les ondes sonores de mon appel, oui, tu l'as bien vu, et maintenant tu vois aussi comme je les ai figés par mon cri à un autre endroit du ciel.

ELLE : Tu as raison, je vois comment les oiseaux absents se laissent figer d'un coup à cet endroit du ciel, et ils se sont tous immobilisés en même temps en plein vol là-haut, c'est vraiment merveilleux, je le vois très bien.

LUI : Je me réjouis que mon travail te plaise, et que tu puisses voir avec précision les oiseaux absents avec lesquels je travaille ; mais il faut encore que je t'explique en détail un point essentiel : Tu comprends, il s'agit de la marche à suivre pour l'appel, car il ne suffit pas d'appeler simplement, tu sais, non, en appelant il faut respecter aussi une astuce mystérieuse et bien déterminée à laquelle il faut avoir recours au moment de l'appel, tu comprends, il s'agit d'un truc spécifique, et je te montre aussi sur le champ l'astuce et le truc, tu comprends, car avec le truc seul et sans l'aide de l'astuce, ou avec l'astuce seule et sans l'aide du truc, pas un seul oiseau, ni plus ni moins, ne se mettrait en branle ; hélas, ils sont absents aujourd'hui, comme tu le sais.

ELLE : Mais non, ils ne sont pas absents, ils sont bien là-haut, tu ne les vois pas ?

LUI : Evidemment je les vois, les oiseaux que tu as imaginés et projetés au ciel, ils sont merveilleux, mais écoute-moi bien, ça fonctionne seulement si tu as recours aux deux en même temps, à l'astuce et au truc, tu comprends ? Tu vois bien la différence : j'ai eu recours aux deux en même temps en lançant mon ordre au ciel, regarde bien encore une fois, ça c'est l'astuce, et ça c'est le truc, ne l'oublie pas, à part moi tu es maintenant la deuxième personne à le savoir, sinon personne au monde n'en sait rien.

ELLE : Puis-je enfin essayer de crier au ciel, laisse-moi faire maintenant.

LUI : Fais donc, crie au ciel et donne tes ordres aux oiseaux que tu as imaginés, sans oublier l'astuce et le truc.

ELLE : Ce ne sont pas des vols d'oiseaux imaginés que j'ai projetés au ciel, mais des vols d'oiseaux réels qui envahissent tout le ciel, tu ne les vois donc pas, je vais tout de suite leur donner mes ordres, sans oublier l'astuce et le truc, on verra bien.

LUI : Non, je ne les vois pas, où sont-ils passés les oiseaux, toujours pas là ? Mais maintenant je sais ce que tu veux dire, maintenant je les vois vraiment, effectivement, les vols d'oiseaux sont arrivés, invisibles, certes, et transparents, on les voit à peine, et le plus souvent la présence de ces vols d'oiseaux transparents est contestée par les gens qui eux ne voient pas d'oiseaux, souvent même par les experts, n'est-ce pas, qui prétendent que les oiseaux transparents n'existent pas, mais on sait qu'ils existent,

lance ton appel, donne tes ordres sans oublier l'astuce et le truc, ne sois pas si timorée.

ELLE : Attends, ça vient, regarde, il suffit que tu me laisses faire.  
(Elle suit les instructions qu'il lui a données en lançant son appel.)

LUI : C'est merveilleux d'observer tes yeux, de voir avec quelle concentration tu es plongée dans le ciel, fais attention de ne pas noyer tes yeux là-haut dans ces flots de lumière. Maintenant on reconnaît nettement que même les vols d'oiseaux transparents obéissent à tes ordres, n'est-ce pas ? Tu entends, l'air à présent se met à vibrer, à murmurer et à siffler, moi aussi je me rends compte que l'air ressent cette joie et que la joie de l'air se communique à moi aussi. Cette astuce et ce truc, tu ne dois jamais les livrer à personne, moi non plus je ne les livrerai à personne.

ELLE : Oui, je comprends, il faut garder le secret entre nous, pas de problème.

LUI : C'est d'une importance cruciale de le garder entre nous, sinon un de ces jours n'importe qui pourrait s'amener, tous les habitants pourraient sortir de la ville et leurs masses commencer à se réunir ici, chacun aurait sans répit recours à l'astuce et au truc pour lancer ses appels au ciel.

ELLE : Oui, je comprends, et rapidement chacun se disputerait avec chacun pour déterminer quel oiseau là-haut lui appartient en propre, à qui à tel moment appartient tel ou tel oiseau, que personne surtout ne s'avise de lui chiper son oiseau à lui.

LUI : Partout dans notre région les gens lanceraient en hurlant des vols entiers à l'assaut des autres, imagine l'horreur ! Comme les escadrons de chasse d'une guerre mondiale.

Et c'est aussi pourquoi il n'y aura désormais aucune indication plus précise au sujet de cette astuce et de ce truc, ce qui revient à dire que tout ce qu'on a pu en deviner jusqu'ici est naturellement et intentionnellement faux ou mystificateur, raison pour laquelle toute imitation se révélerait vaine.

ELLE : Au fond, il n'y a plus rien qui puisse nous menacer toi et moi, car à l'approche d'un danger, dès que l'ennemi se mettrait en travers de notre route, il se ferait hacher menu à coups de becs ou il lui serait tout au moins interdit de nous anéantir, et par les journées d'été caniculaires un vol d'oiseaux offrirait au ciel son ombre de battements d'ailes et l'en couvrirait tout entier.

### 3. La mort du poète

*Dans le bureau de la direction, occupé par COMELLI, l'administrateur du théâtre. COMELLI assis au bureau, LUI debout à la fenêtre.*

LUI : Tous mes remerciements ! Vous avez donc trouvé le temps d'écouter aujourd'hui même ma contribution à un théâtre naturel dont vous projetez depuis si longtemps la réalisation. J'en viens tout de suite aux faits. Un jour, au cours d'une promenade à travers la ville, je découvris que j'arrivais sans peine à venir à bout des vols d'oiseaux qui me rendaient de plus en plus pénible la poursuite de mon chemin ; il me suffisait d'émettre certains sons, appels ou cris auxquels obtempéraient sur-le-champ les oiseaux, des vols entiers d'oiseaux en même temps. Si par exemple je lançais un cri perçant, aigu et monotone, le vol entier devant moi montait aussitôt en s'écartant par à-coups en diagonale de plusieurs mètres, avec une soudaineté telle que l'onde sonore jaillie de mes lèvres d'une manière déterminée, semblait l'avoir poussé dans cette direction. Si, en revanche, je lançais un double cri aigu, le vol entier dérapait d'abord en s'écartant en diagonale vers le haut, puis aussitôt, d'un grand bond, refluit vers moi. Si mon appel comportait trois sons bien déterminés, les oiseaux décrivaient simultanément des figures triangulaires ; conformes à la hauteur et à la séquence des trois sons émis, les triangles pointaient sur moi les flèches de leurs hypothénuses, ou bien se détournaient de moi. En tant qu'acousticien, je me mis aussitôt dans ma tête à peaufiner cette conception pour vous et votre théâtre naturel, à peu près de la manière que voici : Si vous voulez, je peux tout de suite vous en faire la démonstration à partir de cette fenêtre (*il a ouvert la fenêtre et veut se mettre à lancer des cris dehors, l'administrateur cependant l'interrompt.*)

COMELLI : Ce que vous me racontez là paraît époustouflant, cependant je vous prie d'avoir la bonté de m'en faire la description détaillée une autre fois. Sachez qu'en fait je vous ai demandé de venir me voir, essentiellement pour dérouiller - si je puis m'exprimer ainsi - notre vieille amitié qui menaçait sérieusement de se rouiller : aussi je vous prie instamment de venir ce soir assister à la première de notre création.

LUI : Quelle est la pièce que vous allez donner pour la première fois ce soir ?

COMELLI : "La Mort du Poète", la dernière pièce de Kalkbrenner, écrite juste avant sa mort.

LUI : Je trouve ça bien, bien que je sache avec certitude que dans son état Kalkbrenner n'a rien pu écrire ces dernières années : toujours ivre mort, il titubait par les rues de la ville et ne s'exprimait plus qu'en bredouillant. Il n'y serait pas arrivé. De quoi est-il question dans la pièce ?

COMELLI : Elle raconte comment un jeune créateur, accompagné de sa femme, de nombreux amis des deux sexes et d'autres connaissances, entreprend, toute une nuit, un voyage à travers les bars les plus importants de la ville et atterrit à la fin dans un bistrot situé par hasard justement dans l'immeuble dont le protagoniste occupe le premier étage ; celui-ci, pour terminer dignement la soirée, invite toute la compagnie à monter encore chez lui, les gens acceptent son invitation avec joie et là-dessus il monte le premier, brièvement, dit-il, pour y engager quelques menus préparatifs. Arrivé dans ses appartements, le protagoniste - c'est un poète - décide de plonger la compagnie, qui va bientôt lui emboîter le pas, dans un état de pure horreur ; il s'agenouille dans la cuisine devant la cuisinière à gaz, ouvre la porte du four, y enfourne la tête et ouvre le robinet du gaz, non dans l'attente de sa mort, mais dans l'attente des gens qu'il a invités.

Mais aucun de ceux qu'il avait l'intention d'effrayer à mort n'apparaît pour le trouver dans l'attitude sus-mentionnée, au contraire, ses compagnons de beuverie se saoulent tous dans le bistrot du rez-de-chaussée jusqu'à en perdre le nord, aucun d'entre eux qui puisse encore se mettre debout, et encore moins se mettre en route pour grimper au premier étage, là où le poète, juste au-dessus de leurs têtes, a toujours la tête enfoncée au fin fond du four où, coincé tout de bon, il perd connaissance et meurt.

LUI : Oui, je m'en souviens vaguement : Il y a quelques années déjà, Kalkbrenner a terminé cette pièce d'extrême justesse, avant de tomber la tête la première dans l'alcoolisme et de ne plus rien écrire du tout. Et j'entends encore Kalkbrenner me raconter que tous les théâtres du pays auxquels il avait proposé cette pièce l'avaient refusée en invoquant un motif bizarre : l'oeuvre ne serait pas dans le réel, ni dans l'actuel ou quelque chose de ce genre. Il n'arrêtait pas de s'en lamenter ; jusqu'à ce jour récent où, avant de mourir, après avoir passé toute une nuit à boire en compagnie de gens qui toute la nuit se moquèrent de lui, il atterrit dans le bistrot en-dessous de son appartement du premier étage et invita ses compagnons de beuverie chez lui dans son appartement situé au-dessus ; puis, arrivé en haut, désespéré et au comble de l'ivresse absolue, il ouvrit la porte du four de sa cuisinière à gaz, y enfonça la tête et tourna le robinet. Il avait depuis longtemps oublié les gens qui devaient bientôt le suivre et qui à leur tour l'avaient aussi complètement oublié, jusqu'au moment où une explosion ébranla le premier étage de l'immeuble, ensevelissant le bistrot au rez-de-chaussée avec les sacs-à-vin écroulés par terre.

COMELLI : Oui, cette rumeur m'est aussi venue aux oreilles, sans explosion toutefois et sans robinet ouvert. J'ai entendu parler de la maison écroulée, mais par la vétusté, et non par l'explosion d'un poète.

LUI : Voilà, ça me revient, je l'ai lu dans le journal : immédiatement après presque tous les théâtres du pays ont accepté la pièce, n'est-ce pas ?

COMELLI : Oui, c'est exact. Il fut difficile pour notre ville de s'en assurer la création.

LUI : Dites-moi, n'aurait-on pas pu jouer la dernière pièce de Kalkbrenner un peu plus tôt ?

COMELLI : Je ne le sais pas, mais la vie de Kalkbrenner a toujours été imitations et catastrophes, son oeuvre en revanche était originale et l'est toujours. Il aurait mieux valu pour lui ne pas vivre du tout, se contenter d'écrire son oeuvre et la laisser à la postérité. Il aurait dû cacher sa vie. Sa vie d'imitations a failli détruire complètement son oeuvre originale. J'espère seulement que ce soir nous allons voir l'original. La mort de Kalkbrenner qui emboîte le pas à sa dernière oeuvre n'est qu'un plagiat de faussaire. Il aurait dû mourir bien avant. Au fond il n'aurait pas dû vivre du tout.

#### 4. Elvire et la mouche.

*Chez lui, dans la cuisine. Petit déjeuner. lecture du journal.*

LUI : Merci d'avoir monté le journal.

ELLE : De nouveaux cloportes sont arrivés dans la cave à charbon. Je pense qu'ils s'y sentiront à peu près à l'aise ... ( *Soudain elle regarde sa montre et plaque l'oreille contre le mur* ) Ponctuel comme toujours ce tendre tremblement de terre: depuis plus d'une semaine, réduit à la dimension d'un jeu d'enfants, il murmure et marmonne dans ces murs.

LUI : Ce n'est pas seulement pour les enfants, il me semble, mais pour nous tous dans cette maison, dans ces murs qui rient de bonheur pour nous donner une information rapide. Que veut-on nous communiquer, à ton avis ?

ELLE : Rien de bien spécial. C'est juste un petit peuple de termites qui a lui aussi élu domicile dans les murs de cette maison, à mon avis rien de vraiment important, rien d'inquiétant en tout cas. Effrayant, semble-t-il, mais rien de préoccupant, aucun danger...

LUI : Qu'est-ce que c'est ? Tu entends ? Un très léger bourdonnement ou quelque chose de ce genre, à peine ébauché, presque imperceptible.

ELLE : ( *Tout comme lui, avec la même concentration, elle regarde par la fenêtre dans la même direction* ) Il s'agit d'une chose recouverte de fourrure, oui, un point velu, incertain et titubant, ou bien vois-tu autre chose ?

LUI : Je le vois exactement comme toi, je parle de ce point velu qui se précipite vers nous et s'approche tout près. Il s'écrase avec fracas contre la vitre à l'extérieur, il s'y cogne, oui, il frappe à la fenêtre pour ainsi dire.

ELLE : C'est presque exactement ça, je trouve que l'expression 'frapper à la fenêtre' est bien trouvée, maintenant avec une violence croissante, insistante presque, déjà presque décidée à tout.

LUI : Etonnant pour la saison : il s'agit d'une mouche, d'une mouche grise, poussée vers nous par le froid peu ordinaire, humide et visqueux, de cette fin novembre, alors que toutes les autres mouches, comme on sait, sont déjà parties se cacher dans les trous du

sommeil hivernal ; cette mouche en revanche, dehors devant la fenêtre, a bizarrement survécu jusqu'à maintenant. Qu'en penses-tu ?

ELLE : Je ne sais pas exactement, et souvent je saurais sans doute mieux où regarder, si toi tu me regardais plus souvent dans les yeux au lieu de regarder par la fenêtre comme tu es encore en train de le faire avec tant d'intérêt. (*Elle se met debout, tournant le dos à la fenêtre, et l'empêche de regarder dehors*) Je réclame instamment un regard un peu plus chaleureux de ta part.

LUI : Tu me surprends beaucoup, et je te supplie de bien vouloir te retourner.

LUI : Il s'agit d'une des dernières mouches de l'année. Elle nous importune, elle veut absolument entrer et manifestement par cette fenêtre fermée. Elle pourrait bien passer par une autre fenêtre, pourquoi veut-elle venir précisément chez nous, ou plutôt chez toi, j'imagine.

*Effrayée en quelque sorte, elle lance une sorte de cri aigu comme venu d'ailleurs, comme si, en quelque sorte, une force extérieure à elle le lui avait imposé et arraché, et elle ouvre la fenêtre d'un geste rapide. Puis on entend peut-être s'incurver dans la pièce une sorte de bourdonnement de mouche qui traverse la pièce, se perd et finit peut-être par s'écraser en quelque sorte ou par disparaître. Elle a rapidement refermé la fenêtre pour empêcher que la mouche n'en ressorte par erreur. Les deux sont de nouveau assis à la table, plus calmes maintenant et attentifs en quelque sorte, ils tendent l'oreille tandis qu'elle continue peut-être à mâcher sans beaucoup d'entrain sa tartine entamée. D'un air de plus en plus soucieux, elle scrute le plafond de la cuisine où il ne se passe rien, jusqu'au moment où, enfin, le chant d'une mouche tombe de là-haut, plonge dans la pièce et s'écrase sur le rebord de la fenêtre. Là-dessus, rassurée, elle respire profondément.*

ELLE : Enfin ... te voici enfin ... où étais-tu pendant tout ce temps, je craignais déjà qu'il te soit arrivé quelque chose ... reste calme, reste encore un peu sur le rebord de la fenêtre ... personne ne va te chasser ... ou bien descends vers nous, saute sur la table de la cuisine ... viens plus près, laisse-moi te regarder, dis-nous 'bonjour' tout simplement ... tu entends ? 'Bonjour' ! ... non, tu ne dis toujours rien et tu hésites, tu es toujours aussi cabocharde ... est-ce qu'il est absolument indispensable que tu te mettes à l'instant même à astiquer le bout effiloché de tes ailes arrière ... n'est-ce pas arrogant et malpoli, de faire pour cela, avec gaucherie et maladresse, toutes sortes de bruits étranges en étirant d'arrière en avant tes deux ailes arrière entre tes pattes arrière, pour les laisser ensuite reprendre leur position initiale ?

LUI : Ne sois donc pas si sévère, il s'agit de toute évidence d'un rituel de salutation et de reconnaissance, non ?

ELLE : (à la mouche) Tu vois, il veut être dans tes petits papiers, tu ne crois pas ... laissons-le se bercer de cette illusion ... tu es vraiment Elvire ? ... tu l'es donc vraiment ... j'en suis très heureuse ... mais tu m'as fait attendre bien trop longtemps, c'était cruel, tu n'es pas d'accord ? ..... à moins qu'il y ait eu toute une série d'empêchements et de dangers auxquels personne ne pouvait s'attendre, des dangers quasiment insurmontables . Et, en définitive, c'est sans doute une chance si aujourd'hui tu as tout de même fini par apparaître ici, Elvire, alors que j'avais perdu toute foi en ta venue, mais tu es tout de même arrivée ici saine et sauve et, au moins pour un temps, rien ne pourra plus nous arriver.

(à lui) : Puis-je faire les présentations, c'est Elvire, une bonne vieille amie à moi, nous nous connaissons de longue date, aussi loin que remontent mes souvenirs, mais ces derniers temps nous nous étions un peu perdues de vue, oui, perdues de vue. Elvire donc, il y a quelque temps, s'est mise en route à ma recherche, c'est pourquoi elle a voyagé jusqu'ici, et je ne sais pas si elle est arrivée au bout de son voyage sur ses propres ailes - si je puis m'exprimer ainsi - ou si elle est venue par avion, train, bateau etc. , vois-tu ? Elle est encore toute perturbée ... peut-être devrait-elle manger quelque chose ? Mais quoi ? Le mieux serait que je lui propose tout de suite ma tartine. (Elle pose la tartine beurrée sur la table où la mouche est censée se trouver, puis elle fait avec lui plusieurs pas en arrière et l'entraîne à sa suite )

Elle est encore complètement apeurée, tu comprends, à bout de nerfs vraisemblablement, et nous devrions lui ménager un peu de repos, la laisser seule pour lui permettre de prendre du recul, de se rassurer et ainsi de reprendre des forces.

(A Elvire, chuchoté très bas, d'une voix rassurante) : N'aie pas peur ma chérie, aucun danger ne te menace ici, ici tout est calme et sûr.

(A lui) : Viens, nous allons simplement sortir de la cuisine, nous allons la laisser seule dans la cuisine pour quelque temps afin que rien ne dérange la pauvre. Pendant quelque temps, nous ne mettrons plus les pieds dans la cuisine pour lui éviter toute irritation. Viens, sors, je crois que désormais cette cuisine sera pour quelque temps notre nouvelle chambre d'amis.

*Ensemble ils quittent la cuisine.*

*Dans le couloir avec vue sur la porte de la cuisine.*

ELLE : Cela tombe très bien, je trouve, que la visite d'Elvire que j'attendais déjà depuis longtemps commence aujourd'hui. Tu dois aussi en être content. Ne voulais-tu pas,

aujourd'hui ou un jour prochain faire avec moi une visite à la SPA de la ville afin qu'on nous présente les chiens et les chats nouvellement arrivés ? N'avions-nous pas l'intention de demander à l'un de ces mammifères sans domicile fixe - au cas où naîtrait de la sympathie entre nous - s'il était disposé à accepter notre hospitalité? Cette visite n'est plus d'actualité, n'est-ce pas ? Car Elvire est assurément notre hôte et passera avec nous certainement quelques semaines, quelques mois, voire plus. Et toi, comment tu la trouves ? Je ne t'ai même pas encore posé la question.

LUI : Qui ? Ah bon, c'est d'elle que tu parles. *(Il montre la porte fermée de la cuisine.)* Je la trouve bien, Elvire, déjà parce que c'est ton amie d'après ce que tu me dis. Oui, je la trouve carrément bien, c'est sûrement un être très sympathique, habité d'un caractère agréable, elle est calme et réservée, en plus discrète, modeste pour autant que je puisse en juger, et je pense qu'elle a aussi une grâce indéniable.

ELLE : Ce qui dans l'immédiat importe le plus, c'est de lui laisser le temps de se retrouver, de ne pas la forcer à se comporter selon nos désirs, mais avant tout nous devrions lui épargner toute frayeur, la protéger de tout bruit inutile, ce qui signifie que nous aussi, nous devons avant tout éviter d'en faire, ne pas parler trop fort ensemble, effectuer nos pas à travers les pièces de l'appartement de préférence sur la pointe des pieds, en ce moment par exemple nous parlons trop fort, moi la première. Progressivement nous devons prendre l'habitude de parler plus bas, jusqu'au jour où, progressivement, nous aurons sans doute pris l'habitude d'un chuchotement agréable, ce sera alors la sonorité qui conviendra. Tu fais une drôle de tête tout à coup, ça n'a pas l'air de te plaire beaucoup, je vais donc tenter de t'expliquer ces mesures. Mets-toi, s'il te plaît, à la place d'Elvire. Es-tu prêt?

LUI : Je suis prêt, évidemment, je suis prêt à tout.

ELLE : Eh bien, regarde donc par cette fenêtre, regarde cet énorme immeuble là-bas, et, légèrement décalé derrière, tu vois un clocher, est-ce bien ça ?

LUI : Oui, oui, la vue de cette fenêtre, je la connais depuis plus longtemps que toi.

ELLE : Bon. Alors imagine à peu près que cet immeuble là-bas se mette brusquement à converser avec le clocher derrière ; pour Elvire nos paroles atteignent à peu près un niveau sonore comparable, c'est pourquoi nous devons parler bien plus bas désormais et tout de suite ; mieux encore : chuchoter exclusivement, car, comme tu l'ignores peut être, Elvire est d'une discrétion inégalable, et tu te rendras vite compte que jamais Elvire ne se promènera sur ta figure, si elle sent qu'un tel acte te serait désagréable à

tel moment, mais si un jour tu devais spontanément éprouver le désir qu'à tel moment précis Elvire vienne se poser sur ta main pour t'apprendre un de ses chants bourdonnants que tu ne connais pas encore, tout de suite elle comblera ce désir, immédiatement elle se posera sur le bon doigt et commencera aussitôt à te frotter la chevalière ; elle sait bien le faire, Elvire, et bien d'autres choses encore, tu n'en croiras pas tes yeux, d'ailleurs, en cas de tristesse et de larmes, il se peut qu'elle vienne t'essuyer les yeux de ses ailes.

LUI : Tout ça est bel et bon, mais pourrais-je entrer une dernière fois, rien qu'un peu, juste une ou deux secondes, j'ai oublié quelque chose à l'intérieur, je ne ferai qu'un aller-retour ou quelque chose de ce genre, avec d'infinies précautions et sans le moindre bruit.

ELLE : Non ! Impossible. Qu'est-ce que tu crois ?

LUI : Rien qu'un peu, je t'assure, sur la pointe des pieds, un tout petit aller-retour, ça devrait être possible.

ELLE : Il n'en est pas question, qu'est-ce que tu crois, Elvire en aurait une peur bleue. Je dois en conclure à mon grand regret que tu n'as toujours pas compris précisément ce qui est en jeu ici et maintenant !

LUI : Cette accusation dénuée de tout fondement, je la trouve injuste.

ELLE : Malheureusement je ne suis toujours pas sûre que tu aies effectivement perçu la vraie portée des événements qui désormais se déroulent ici, c'est pourquoi je me vois malheureusement contrainte de ..., et toi tu as tout à y gagner, oui, malheureusement de... (*d'un geste rapide elle ouvre la porte de la cuisine, va retirer la clé de la serrure sur le côté intérieur de la porte et ferme la cuisine à double tour*). Cè soir, je te prie de bien vouloir prendre la peine de descendre au restaurant, si tu veux manger quelque chose.

LUI : Je m'en doutais. Je descendrai plus tard manger une bricole au restaurant, et je voulais te demander, si tu avais envie de m'accompagner.

ELLE : Je te remercie de penser à moi, mais je ne peux pas venir avec toi. J'ai l'intention de rester ici pour surveiller et pour être sur place au cas où mon amie aurait besoin de quelque chose ; ainsi je pourrais l'aider, lui procurer tout de suite le nécessaire .

LUI : Il y a pourtant une chose qui m'échappe : manifestement tu te permets d'entrer toi-même dans la cuisine. Penses-tu qu'en entrant dans la pièce tu déranges moins notre hôte que moi, si j'y allais rien qu'un peu ?

ELLE : Quelle idée de me prêter l'intention d'entrer dans la cuisine ! ... Je n'ai aucun mal à garder le contrôle de ce qui se passe derrière la porte, sans avoir pour autant besoin d'ouvrir la porte aussitôt.

*ELLE est accroupie devant la porte de la cuisine, on reconnaît en quelque sorte qu'elle n'a pas quitté de toute la nuit son poste devant la porte, ou juste un peu afin d'aller chercher une chignole avec laquelle elle a percé dans la porte de la cuisine quelques trous, disposés à intervalles réguliers à différents endroits de la porte ; chacun de ces 'trous de guet' permet de voir une partie de la cuisine, et tous les trous réunis assurent sans doute une vue d'ensemble et par là-même un contrôle quasi-complet de la pièce derrière la porte sans qu'il soit nécessaire de l'ouvrir.*

*LUI (peut-être en pyjama, sortant de sa chambre. Prudemment il s'approche d'elle. Un début de préoccupation et d'étonnement qui augmenteront encore par la suite, à cause de l'abandon exclusif et inconditionnel à leur nouvel hôte. Elle essaie de 'parfaire' avec la chignole les derniers 'trous de guet' percés.) :*

Bonjour

*ELLE( ignorant ce souhait et ce salut continue à percer la porte)*

LUI : Bonjour. Tu as passé toute la nuit ici, devant la porte. Tu n'as sûrement pas bien dormi, tu dois être complètement épuisée, tu dois te sentir comme éreintée. Très astucieux de ta part de pratiquer ces trous dans la porte de la cuisine avec la chignole. Etonnant que tu l'aies retrouvée si vite, car l'un et l'autre nous pensions qu'elle était égarée ... où était-elle donc ?

*Comme elle ne lui donne pas de réponse et qu'elle l'ignore, il essaie de combler ce trou dans la conversation en admirant les 'trous de guet'.*

LUI : Quelle habileté, quel soin. Le système de judas donnant sur l'intérieur que tu as percés est intelligemment conçu, je pense que tu ne t'es laissée piéger par aucun angle mort. Me permets-tu un coup d'oeil dans la cuisine ?

ELLE : Non, pas encore, s'il te plaît. Attends encore un peu, s'il te plaît.

LUI : Raconte-moi au moins ce que tu vois derrière et ce que devient notre hôte.

ELLE : Tout le beurre sur la tartine déjà englouti au cours de la nuit, et sous peu elle aura même fini de dévorer le pain jusqu'au bout. Oui, je vois encore quelques miettes là-bas sur le rebord de la fenêtre, c'est tout ce que je vois pour le moment, il faudrait en conclure qu'il y a urgence, qu'il faut faire quelque chose pour que la petite Elvire, mon amie, ne soit pas victime de la peur de manquer. Il faut de toute urgence descendre à la charcuterie. Monte-moi, s'il te plaît, 200 grammes de salami hongrois ! Vas-y vite, c'est urgent, et reviens en vitesse.

*Il quitte l'appartement*

*Il est revenu avec le saucisson, et ensemble, ils sont à présent occupés à glisser les rondelles, l'une après l'autre, sous la porte de la cuisine. Peut-être utilisent-ils aussi des fils de fer très fins ou des baguettes pour pousser les rondelles plus loin dans la cuisine par le trou de la serrure et les trous de guet ou par l'interstice entre porte et mur. Peut-être entend-on en guise de réponse quelque bourdonnement ou gémissement - pouvant aller de la reconnaissance au mécontentement en passant par l'irritation - pour illustrer soit la réaction de la mouche dans la cuisine, soit les possibles impressions imaginaires nées à cette occasion dans leurs têtes.*

LUI : Voilà, on lui a passé les 200 grammes de salami jusqu'à la dernière rondelle. Maintenant elle va être contente et n'a plus à craindre d'être oubliée  
(à la mouche dans la cuisine) Tu entends, Elvire, nous te donnerons toujours tout ce qu'il te faut. Jamais tu ne manqueras de quoi que ce soit, jamais tu n'attendras trop longtemps avant que tes commandes et tes désirs soient satisfaits avec le plus grand soin possible, tu entends ?

(à elle) : Mais maintenant, j'aimerais bien regarder moi-même par tes trous de contrôle si judicieusement disposés pour voir ce qui se passe là-dedans. Allez, laisse-moi approcher de la porte.

ELLE (le repousse effrayée, quasiment hystérique) : Non, non, s'il te plaît, pas toi, pas encore, non, pas ça, pas comme ça !

LUI : Et pourquoi pas ?

ELLE : Non, pas toi, pas toi. Si, frappée par l'éclat de tes yeux, elle se rend compte de l'intérieur qu'un des trous est occupé, j'ai peur qu'Elvire s'effraye. Essaie de comprendre, s'il te plaît.

LUI : Oui, je comprends bien, mais toi tu lui imposes pourtant la foudre de tes yeux à la pauvre Elvire.

ELLE : Elvire s'est habituée à mes yeux depuis longtemps, parce que je vis avec elle les yeux dans les yeux depuis plus longtemps que toi.

LUI : Je sais que je n'ai pas le sens du réel, je le sais bien.. Néanmoins, malgré l'absence de tout sens du réel, j'ai une idée à l'instant : Je vais aller simplement faire du café sans me faire remarquer, un aller-retour rapide donc, mais le seul fait que cette idée vienne de moi, m'incite à poursuivre ma pensée et à me dire que c'est sans doute l'idée la plus éloignée du réel que j'aie eue ces derniers temps.

ELLE (*qui voit une intention dans cette allusion, a transféré la clé de la cuisine d'une poche de son pantalon dans l'autre, pour la protéger encore mieux ; comme si elle devait la protéger et la défendre encore mieux, comme si lui devait tout de suite avoir recours à des moyens musclés pour prendre possession de la clé*) : Nous n'avons pas de café ici; tu descends au café, tu le prendras là-bas ton café, mais qu'est-ce que tu crois, sinon à quoi sert le café qu'on a construit et mis en service juste en bas et spécialement pour toi, si malgré tout tu bois ton café ici, chez nous ! Ils auront une drôle d'opinion de toi, dans le café là-bas, si tu continues à boire ton café ici, au lieu de descendre en bas où on t'attend, et quand tu auras fini de boire ton café, tu retourneras à la charcuterie et tu remonteras 200 grammes de salami hongrois, n'oublie pas, car sans les 200 grammes de salami ce ne sera même pas la peine de remonter, est-ce bien compris ?

*ELLE est accroupie devant la porte de la cuisine verrouillée. Dans ce qui suit, elle donne l'impression de s'enrouler de plus en plus sur elle-même, comme si elle voulait en quelque sorte s'encoconner.*

*LUI sort de sa chambre.*

LUI : Comment vas-tu ? Je n'ai pas compté les jours, mais ça fera bientôt une semaine que tu n'as pas abandonné ton poste devant la cuisine. Tu n'as qu'un seul souci, savoir si ton amie là-dedans a ce qu'il faut pour manger ou non. Mais toi, as-tu mangé quelque chose ? Tu dois être complètement flapie, j'ai du moins l'impression que tu as un peu rapetissé, absolument. Si tu continues ainsi, si tu te contentes de donner toute la

nourriture à ton amie, sans rien manger toi-même, je crains que tu ne te ratatines encore plus, et dans quelques semaines tu ne seras pas bien plus grande que ton amie la mouche grise ! ... excuse-moi, j'ai essayé de voir le tout avec ironie ou humour ... mais ce genre de plaisanterie rate toujours ... dis-moi, ne veux-tu pas pour une fois changer de vêtements, et en même temps passer accessoirement par la salle de bain et sous la douche ? Je ne sous-entends pas par ces mots que tu m'as l'air sale, je pense seulement que tu te sentirais mieux après .... en revanche, quand je me représente quelles quantités impensables de salami hongrois ton amie là-dedans a englouties, et sans difficulté notoire, alors je me représente aussi combien ton amie a dû peu à peu grandir ; et au fur et à mesure que tu rapetisses et te ratatines, l'Elvire là-dedans a dû prendre des proportions surprenantes, et dans mon imagination, elle arrive au moins à la taille d'une chauve-souris, qui, comme j'ai cru le rêver aujourd'hui, ne bourdonne plus du tout, mais chante de plus en plus fort, peut-être avec une voix claire de baryton, en traçant ses cercles derrière la porte de la cuisine. L'ai-je rêvé ou est-ce déjà la vérité ? Tu dois le savoir mieux que moi, car une de tes oreilles reste en permanence collée à la porte, une vraie ventouse ... tout à l'heure, en traversant l'appartement, j'ai trouvé - sans me douter que je possédais un tel objet, caché dans le tiroir de la commode, ce stéthoscope de docteur (*il lui donne un stéthoscope*). Je crois qu'il pourra te servir pour ausculter la porte de la cuisine comme un docteur la poitrine d'un poitrinaire.

*Elle prend le stéthoscope et l'essaye, ne s'en sort pas très bien jusqu'à ce qu'il vienne à son secours.*

LUI : Attends, je te montre comment il faut faire (*Prend le stéthoscope, le met dans ses oreilles et lui fait la démonstration d'une auscultation de porte*) Comme ça, tu vois, c'est comme ça.

*Se rendant compte qu'avec cette démonstration il écoute à la porte parfois un peu plus longtemps que nécessaire, elle le repousse avec frayeur et lui arrache l'appareil des mains.*

LUI : Sais-tu ce que je crois et que - pour dire la vérité - j'espère aussi ? Tu dois aider ton amie à faire les préparatifs de son hibernation à venir. N'ai-je pas raison ? Et quand tu l'auras incitée à se bercer de son chant jusqu'à trouver le sommeil hibernal dans un coin reculé de cette maison, alors tout s'arrangera de nouveau. Cet espoir me réjouit. (*Il retourne dans sa chambre*)

*Il franchit la porte d'entrée de l'appartement, rapporte encore du salami, le lui donne, et elle se met aussitôt à gaver de saucisson l'interstice sous la porte comme si c'était une bouche.*

LUI : Tout va bien là-dedans ?

*Elle lui répond par un regard inexpressif.*

LUI : Tu dois comprendre que parfois je me fais du souci. Je n'arrive pas, pas du tout, à me mettre dans le crâne qu'une mouche grise puisse engloutir intégralement ces montagnes de charcuterie, sans qu'il y ait des restes en décomposition, car je suis totalement incapable d'imaginer qu'elle arrive aussi à avaler les peaux de saucisson.

De temps en temps j'entends ou crois entendre dans les combles un frémissement d'ailes, je pense alors à des oiseaux qui voleraient là-haut, mais ensuite ce frémissement d'ailes me semble plutôt provenir de la cuisine, et dans mon imagination j'entends Elvire s'élancer sur ses ailes de la table à la fenêtre, et ses ailes devenues grandes battent violemment contre les vitres et provoquent ainsi dans tous les murs un intense tremblement de chambre.

Toi aussi, tu entends tout cela ?

Parfois je pense que la porte est la limite infranchissable d'un monde tout autre, tout nouveau qui, dans mon dos, et dans mon appartement, a su s'incruster sans rien me demander.

*Toujours accroupie devant la porte de la cuisine, elle est devenue encore plus petite, semble encore plus enroulée sur elle-même. Il apporte encore du salami.*

LUI : Pourquoi ne me dis-tu pas quelle faute j'ai commise, je ferais tout pour que tout redevienne comme avant. Mais plus augmente l'angoisse des questions que je me pose et que je te pose, plus grandit chez toi l'obstination du silence. Il finit par ressembler à de violentes injures que tu m'adresses, plus violemment que si tu m'injuriais pour de bon, ce que je préférerais.

*Plus il lui parle de ce silence, plus elle écoute le silence derrière la porte fermée de la cuisine, plus elle cherche à pénétrer dans la cuisine en s'éloignant de lui subrepticement. Tout à coup elle se met les deux mains sur les oreilles, y enfonce les doigts, et sa bouche béante semble lui lancer des hurlements silencieux d'où ne surgissent que des mots à peine audibles, quelque chose comme 'arrête' par exemple.*

LUI : J'aurais dû aller plus souvent au concert avec toi. Je m'en souviens maintenant, nous y sommes allés une fois, peu après avoir fait connaissance. Tu t'y es sentie extraordinairement bien, n'est-ce pas ? T'en souviens-tu encore ? Le silence qui suit ou qui sépare l'interprétation des morceaux, nous nous y abandonnions longuement au cours des concerts et souvent trop longuement, c'était naturellement un silence différent d'une oeuvre à l'autre.

Tu y as pris du plaisir, n'est-ce pas ? Alors je te pose maintenant la question : Veux-tu venir au concert avec moi, maintenant tout de suite ? Alors va te changer et viens, je vais partir et je t'attends, oui ? Pourquoi ne commences-tu pas à te changer? C'est donc ça, tu ne viens pas avec moi. Tu préfères rester là à écouter ton concert habituel du soir, tous ces chants et ces arias que t'offre tous les jours ta chanteuse, Elvire, la mouche grise bourdonnante, la grande diva du chant. J'y vais seul alors.

*Il entre par la porte d'entrée, une valise à la main.*

LUI : Bonsoir, tu m'entends, je rentre de voyage. J'ai été absent un peu plus que je pensais, je t'en prie, ne m'en veux pas de mon absence plus longue que prévue, je n'ai pas pu faire autrement.

Je t'ai tout de même laissé assez de provisions, plusieurs bâtons de salami.

Au fond de moi-même j'avais espéré qu'en mon absence tu aurais pu - sans être dérangée - mettre un terme aux derniers préparatifs pour le sommeil hivernal d'Elvire. Je me disais : à mon retour elle aura depuis longtemps commencé son hibernation de trois mois, et toi tu seras reposée, fraîchement lavée et habillée de neuf, tu seras installée dans un fauteuil et tu auras commencé à reprendre ta vie d'avant.

Laisse-moi te regarder ... tu n'as pas changé tant que ça, pas de visage du moins ... il y a pourtant quelque chose dans ton visage qui est devenu un peu bizarre, qui n'est plus comme avant ... ne le prends pas mal, s'il te plaît, mais ce visage que je regarde, tout en étant absolument le visage que je connais si bien, me donne cependant l'impression de ne pas faire partie de toi ... étrange, plutôt comme si tu avais attaché ce visage autour de ta tête ou, mieux encore, comme si ton visage hibernait en effigie sur ta tête...

Je ne resterai donc plus jamais absent aussi longtemps, au contraire, désormais je resterai avec toi pour toujours ... Tu peux être tout à fait rassurée, car désormais je resterai toujours avec toi ; je me sens en effet responsable de toi, de nous tous, ... le sens de la responsabilité qui en résulte me plonge dans une agréable tranquillité ... car tout de même, je dois maintenant, pour ainsi dire, m'occuper de deux animaux domestiques.

Je reviens tout de suite, je dois seulement descendre chercher du salami. (*Il enfle son manteau pour sortir*) Je crois que je devrais téléphoner à un vieil ami, il est médecin, et le prier de passer rapidement chez nous (*franchissant la porte, il disparaît*)

ELLE : (*désespérée, très doucement et sur un ton absolument inhabituel*) : Non, pas ça, s'il te plaît.

*Elle reste encore quelque temps couchée devant la porte, puis se lève brusquement, va et vient un temps dans la pièce, semble prendre une décision en son for intérieur, retire la clé de sa poche, ouvre la porte et entre dans la cuisine.*

LUI : (*revient et voit la porte de la cuisine ouverte*) : Pourquoi la porte de la cuisine est-elle ouverte ? Tu sais mieux que moi que personne n'a le droit d'y entrer. J'espère seulement que rien de grave n'est arrivé. (*Il veut refermer la porte de la cuisine.*)

ELLE : (*On entend sa voix venant de la cuisine*) : As-tu déjà vu la nouvelle pièce qui de manière très surprenante s'est ajoutée à ton appartement ?

*Dans un état d'agitation il disparaît dans la cuisine.*

*Ils sont assis ensemble dans une pièce contiguë à la cuisine.*

ELLE : Pourquoi cette agitation ? Tu as l'air proprement effrayé ... Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Tu trouveras tout dans le même état que si tu l'avais rangé toi-même. Et ceci, vois-tu, c'est la nouvelle pièce que tu ne connais pas encore. Ca t'épate, elle est belle, n'est-ce pas ? Je pense qu'à part toi et moi personne peut-être n'y a jamais mis les pieds, qu'en dis-tu ? Tu es surpris ? J'espère que tu es content de moi.

LUI : Maintenant je n'y comprends plus rien. Elle est belle la pièce mais en quelque sorte elle me paraît trop neuve, étrangère, comme si elle ne faisait pas du tout ou pas encore vraiment partie de l'appartement.

ELLE : Puis-je avoir la pièce pour moi ? je n'ai pas de pièce à moi ici et j'en aurais besoin. Tu me la donnes ?

LUI : Naturellement, la pièce sera à toi, ça va de soi. Mais ne peux-tu pas essayer de m'expliquer comment c'est arrivé ?

ELLE : Volontiers : En rangeant la cuisine, j'ai cru soudain découvrir dans un coin une porte escamotée que je pensais être aveugle, puis à y regarder de plus près, je vis que la porte n'était pas du tout aveugle et ne demandait qu'à être ouverte, avançant je franchis la porte et me retrouvai dans une pièce d'abord obscure, mais je réussis enfin à repousser les volets ; et la lumière du jour se laissa persuader d'entrer, inondant et envahissant toute la pièce.

LUI : Il se peut que la pièce ne fasse pas du tout partie de cet appartement, qu'elle appartienne au contraire à une autre maison à côté ou à un autre appartement et que nous y soyons entrés illicitement.

ELLE : Non, non, on le sentirait, moi je le sentirais parfaitement. Et de plus, elle aurait alors une entrée indépendante, tandis qu'on peut y entrer seulement à partir de ton logement à toi : par conséquent elle appartient à ton appartement.

LUI : Comme si cette pièce venait juste de pousser et de s'agglutiner à mon appartement.

ELLE : Tu es resté parti si longtemps. Je suis contente que tu sois enfin rentré à la maison, malheureusement je dois maintenant à mon tour partir en voyage pour quelque temps. J'avais l'intention de ne partir que demain matin, mais je viens d'apprendre qu'il faut partir dès cette nuit, de toute urgence.

LUI : Reviendras-tu bientôt ?

ELLE : Je l'espère, mais je n'en suis pas sûre. Je m'y efforcerai. Cependant, si jamais mon absence provisoire devait te peser et te paraître trop longue, alors tu auras toujours cette pièce, *ma* pièce : Tu y entreras, tu penseras très fort à moi, et alors tu sentiras très probablement qu'au fond je suis de toute façon presque entièrement là avec toi et pas aussi complètement partie que tu le pensais. Et là-bas, depuis cette fenêtre, tu auras en outre une vue idéale et merveilleuse sur les oiseaux - tu verras bien que j'ai raison - quand par cette fenêtre ils te feront signe avec leurs innombrables battements d'ailes.

LUI : Quand part ton train ? je t'amène à la gare.

ELLE : Je ne prends pas le train, je prends mon vol.

*Contre une fenêtre on entend le bourdonnement d'une mouche grise.*

## 5. Mante Religieuse

*ELLE et LUI s'approchant l'un de l'autre, soit lui d'elle, soit elle de lui, ou les deux en même temps ou à tour de rôle ; s'enlaçant et se tombant dans les bras, se tombant dessus à bouche que veux-tu ; proférant les phrases suivantes, soit en même temps, soit à tour de rôle, dites plusieurs fois ou bien une seule fois ; se serrant réciproquement le cou ou bien s'attrapant la tête ; s'étranglant tout en se faisant monter au ciel ou bien autre chose encore.*

ELLE (ou LUI): (*à lui ou à elle*): Je suis malheureusement obligée de vous arracher la tête avec les dents, voyez-vous, à l'instant même, mais n'ayez pas peur, vous ne sentirez aucune douleur, alors, s'il vous plaît, tenez-vous tranquille tout simplement.

LUI (ou ELLE) : (*à elle ou à lui*) : Oui, oui, bien sûr, vous avez entièrement raison, car je me rends effectivement compte maintenant qu'on vient justement, à l'instant même de m'arracher la tête avec les dents, vous avez tout à fait raison, en effet, c'est merveilleux, une vraie aventure qui aura été et restera sans doute à l'avenir et pour jamais la chose la plus merveilleuse qui jamais me soit arrivée, et que jamais je ne cesserai de vivre

## 6. Le silence maternel à la place de la langue maternelle

*Dans une arrière-salle d'une auberge distinguée. Réunion d'affaires.*

*L'homme de l'extérieur est déjà assis là, plongé en lui-même. Ses deux autres partenaires en affaires, le Manager et le Syndic, le rejoignent rapidement ; ils s'assoient et commencent aussitôt à échanger vivement leurs silences respectifs. Occupés ainsi, Manager et Syndic s'entendent bien. L'homme de l'extérieur les ignore, ou bien semble ne pas les comprendre. Les deux autochtones s'agitent de plus en plus et se taisent avec de plus en plus d'animation ; puis, ils rompent le silence et commencent à parler.*

SYNDIC : Me trouve, hélas, dans l'obligation de me comporter pour ainsi dire comme un porc, car parler dans un lieu public, c'est une vraie cochonnerie. Nous savons qu'habituellement on va aux toilettes avant d'ouvrir la bouche pour dégorger dans le lavabo spécial prévu à cet effet cette saleté de mots qui nous farcissent la bouche d'excréments.

Nous n'en avons pas le temps maintenant, car, à notre grand étonnement, nous nous trouvons confrontés à un problème d'une surprenante nouveauté :

Comprends-tu son silence?

MANAGER : Non, pas du tout, et ce qu'il tait, c'est une langue étrangère que j'ignore totalement, elle a la résonance exotique d'une enclave où perdurent les restes d'une minorité, basque par exemple, mais son silence n'est pas du basque, j'en suis sûr.

SYNDIC : Un celte d'une tribu mineure, en voie de disparition, venu peut-être des parapets de l'Europe ou d'une île islandaise, petite et ignorée, ou quelque chose de ce genre... mais le mieux serait de le persuader de se mettre à parler lui aussi, bien que cela fasse mauvaise impression, car à présent il va se demander où il vient de tomber, parmi quelle espèce de porcs, ces gens qui, en sa présence et en public font sans aucune gêne s'écraser sur la table leur caca vocal en l'expulsant à haute voix.

MONSIEUR DE L'EXTÉRIEUR: (*qui, en quelque sorte, semble refaire surface*): En cette seconde, précisément, débute notre entrevue, avec ces mots, en ce moment. Tout à l'heure, je n'étais pas encore présent, je viens d'entrer dans cette salle seulement maintenant, même si en apparence je devais être déjà ici. J'étais cependant, et je tiens à vous en informer, entièrement plongé dans un monologue en vue d'une concentration réparatrice. J'ai l'habitude de commencer toute entrevue, même si d'habitude j'apparais avant, à la seconde de son début véritable, avec ma véritable présence. Le

temps d'avant, même s'il ne s'agit que de secondes, il me le faut pour moi-même, et je n'hésite pas à le prendre, jusqu'à la dernière seconde.

Nous venons donc de commencer notre réunion.

SYNDIC : Monsieur de l'Extérieur, je présume ?

HOMME DE L'EXTÉRIEUR : Oui, de l'Extérieur. Nous devrions rapidement passer à l'action, pour que j'en vienne personnellement aux mains avec la crise, elle en disparaîtra d'autant plus vite, comme vous le savez bien.

MANAGER : Voulez-vous nous pardonner, notre comportement dans cette salle n'est en aucun cas propre à donner satisfaction... il s'explique cependant par l'hystérie et la panique où nous sommes tombés, lorsque tout à l'heure nous avons voulu commencer notre réunion avec vous ; nous voulions, mon collègue et moi, vous taire avec une intensité particulière la problématique inexprimée, mais vous nous ignoriez avec votre silence, à notre grand effroi nous ne le comprenions pas, bien que nous sachions, tous les deux, nous taire dans toutes les langues étrangères européennes sans le moindre accent, et que nous soyions parfaitement capables de taire vis-à-vis d'un citoyen étranger n'importe quel mot inexprimé d'une langue étrangère.

HOMME DE L'EXTÉRIEUR : Votre panique me semble vraiment dénuée de fondement, elle n'a pas de vraie raison, me semble-t-il. Je n'aurai pas de mal à vous expliquer mon silence en une langue étrangère restée pour vous incompréhensible : Durant ces minutes tout à l'heure, lorsque la véritable entrevue n'avait pas encore commencé pour moi, alors que j'étais assis ici, j'avais plongé en moi-même pour me dynamiser dans un repos réparateur, pour, absorbé en moi-même, me reposer en vue de votre crise à venir. Dans le silence des mots, restés inexprimés en moi, je mène un monologue très intense, dont certains fragments se sont, je présume, échappés de moi pour devenir audibles et vous venir aux oreilles, comme si vous les aviez mis sur écoute, alors que ça ne vous regarde pas, et comme mon silence, totalement étranger, monologué en langue étrangère, vous est resté incompréhensible, à un point tel qu'aussitôt la panique vous a saisi, vous croyez en effet que par la suite cette langue étrangère exotique venue de l'Extérieur, ce silence qui ne dit mot vous restera pour toujours incompréhensible, et que moi par la même occasion je serai incapable de faire disparaître votre crise; il n'y avait pourtant pas la moindre raison à votre panique, car vous n'aviez pas du tout remarqué que notre véritable entrevue ne pouvait pas du tout avoir déjà commencé, parce que c'était encore quelque vingt secondes trop tôt, et que moi je n'étais pour ainsi dire pas du tout là alors que vous m'y voyiez déjà. La cause de mon silence dont la langue vous est restée on ne peut plus étrangère, se

trouve dans mes origines. Je viens d'une vallée alpine très reculée que presque personne ne connaît plus, où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse et où, malheureusement, je ne suis pas allé depuis des décennies. Mais tout de même, j'avais eu le temps non seulement d'y apprendre le dialecte de ma vallée natale, mais aussi d'y prendre, comme les autres, l'habitude d'échanger non plus les mots dans le dialecte de ma vallée perdue, mais plutôt des silences respectifs, ce qui fut jugé bien plus compréhensible, et ce justement dans ce dialecte, celui de la vallée de la Lesach que, sauf les gens qui y habitent encore, personne ailleurs dans le monde ne peut comprendre, et donc vous non plus.

Mon silence n'était donc pas du tout en langue étrangère, mais les mots se taisaient dans ce dialecte incompréhensible pour vous ; voilà, affaire réglée.

*Dans l'obscurité au fond de la salle, le maître d'hôtel ou l'aubergiste de cette auberge avait déjà tout observé par hasard et en cachette.*

AUBERGISTE : Et pour couronner le tout, je me permets en toute politesse de vous interdire irrévocablement cet établissement, interdiction que je vous ferai aussi parvenir par écrit. Vous aurez été les premiers et les derniers à réussir pratiquement à réduire cette arrière-salle, la plus belle que nous ayons, à un état de W.C. de gare, oubliés il y a vingt ans et jusqu'à maintenant, dans une gare de province oubliée.

## 7. Hypothénuse

*Un homme abattu par balle, un commissaire, un ami, une connaissance, une femme. La victime est couchée par terre, son regard monte verticalement vers le ciel.*

COMMISSAIRE : Il semble que la nouvelle se soit répandue dans toute la ville comme une traînée de poudre. Et pourtant cet homme, probablement abattu par un tueur professionnel, avait fini par ne plus vivre que par ouï-dire. En fait, il semble avoir vraiment existé. La seule preuve en est qu'à présent il est couché là, devant nous, comme vous le voyez, abattu par balle. Je vous remercie, vous qui avez eu avec lui - à une époque proche ou plus éloignée - un quelconque contact ou non-contact, vous qui, en tout cas, avez eu avec lui un rapport quelconque, vous qui êtes donc les seuls à pouvoir me fournir ne serait-ce que le début d'un indice qui permettrait de se rapprocher un tant soit peu de l'élucidation de ce cas.

AMI : C'était plutôt un non-contact de plus en plus absolu qu'on avait avec lui (*il montre la victime du doigt*), souvent on avait un rendez-vous de longue date avec lui ; à une certaine époque pris des années auparavant. Plus tard, quand on s'y rendait soi-même, on ne savait plus trop pourquoi. Et puis on se rencontrait effectivement. Et on était d'une ponctualité absolue. On ne croyait guère que lui aussi viendrait effectivement. Et à peine était-il là, on ne pouvait déjà plus compter sur sa présence.

COMMISSAIRE : Quelle information vous confiait-il, même dans un temps si bref?

AMI : En fait, il disait qu'à son grand regret il devait repartir tout de suite, qu'il avait des choses urgentes à dire, certes, mais que le moment propice n'était pas encore arrivé, raison pour laquelle il souffrait d'un état de précipitation très pénible, ou quelque chose de ce genre, et le voilà déjà reparti.

COMMISSAIRE : Alors pourquoi, selon vous, venait-il ? Que voulait-il?

AMI : Je crois que là, j'ai un petit indice pour vous : chaque fois qu'il avait pris rendez-vous avec quelqu'un, ou même quand il voulait rencontrer quelqu'un brièvement, il avait un principe suprême : il lui importait que celui avec qui il avait pris rendez-vous établisse une double relation avec lui-même, à la fois rencontreur et rencontré ; ce qui, avec le sujet à traiter entre rencontreur et rencontré, devait établir un certain rapport triangulaire où l'une des trois lignes devait former ce que l'on appelle une hypothénuse ; ce n'était qu'ainsi, expliquait-il, qu'une rencontre était équilibrée et sans danger, tant pour le ou la rencontrée que pour lui, le rencontreur.

Cette soi-disante hypothénuse, il ne la voyait sans doute établie ou possible à établir que dans des cas extrêmement rares.

CONNAISSANCE : Hypothénuse, dites-vous, moi j'appelle cela une excuse.

AMI : Vous n'avez pas la moindre raison pour dire du mal de lui.

CONNAISSANCE : Non, non.

COMMISSAIRE : Et rien qui confirmerait sa naissance, pas de certificat de baptême, rien, zéro, tout ce qui le concernait de près ou de loin semble avoir été parfaitement et mystérieusement anéanti.

Vous seule, chère madame, dans l'état actuel du dossier, semblez avoir eu avec lui un contact quelconque et constant ... si toutefois vous deviez continuer à clamer haut et fort que la victime était votre prétendu mari, je me trouverais alors dans l'obligation de vous arrêter sur le champ en tant que complice.

FEMME : J'aimerais clarifier ce point. Oui, j'étais son amie. Oui, un certain temps je fus peut-être aussi sa concubine. Mais j'étais aussi sa femme et d'une certaine façon j'ai toujours vécu avec lui, alors que la plus grande partie de notre vie commune nous l'avons passée dans des lieux séparés. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire ? Vous ne le comprendrez pas, bien sûr, mais nous étions heureux ensemble, même si ces derniers temps nous ne nous sommes presque jamais vus, jamais à vrai dire. A vrai dire, au début il voulait devenir artiste, et moi aussi au début, je voulais devenir artiste. Mais ensuite, il commença à s'intéresser au déroulement de l'histoire et voulut devenir historien, et moi aussi je voulais faire la même chose. Un jour, nous nous rendîmes compte soudain que dans toute l'histoire ce qui n'était jamais arrivé nous intéressait de plus en plus, en revanche, ce qui selon les sources historiques, était soi-disant arrivé s'avérait avec de plus en plus d'évidence n'être rien qu'un pis-aller lamentable, qu'une sorte de solution provisoire, aussi avons-nous commencé à rechercher ce qui n'était pas arrivé dans l'Histoire, parce que personne n'avait eu l'idée de le préférer à ce pis-aller. Peu après, mon mari me fit savoir qu'il avait été engagé par un cheik pour lui sauver son empire économique. Il avait l'intention de revenir chez lui sans tarder, il était seulement obligé d'obtempérer une dernière fois à une ultime invitation de ce cheik. Il s'agissait d'un week-end d'excursion dans le désert. Mais au lieu de durer trois jours, ce week-end d'excursion dans le désert prit trois années, comme je l'ai appris par la suite. Et c'est aussi le temps qui s'est écoulé avant que j'aie eu à nouveau de ses nouvelles.

AMI : Elle a entièrement raison. Vous ne vous rappelez pas il y a quelques décennies, ce potentat d'extrême orient qui, en compagnie de ses hôtes, a effectivement prolongé pendant trois ans un week-end d'excursion d'une durée habituelle de trois jours , seulement parce que tel était le bon plaisir de cet homme, et parce que c'était si épatant, et naturellement parce que toute la clique le voulait bien ? Trois années de congé sans solde ! Mais peut-être êtes-vous trop jeune pour connaître cette histoire, Monsieur le commissaire. Lisez donc les magazines de l'époque, à l'époque l'histoire a fait le tour du monde.

COMMISSAIRE : Oui, oui, sans doute avez-vous raison, je le ferai vérifier.

FEMME ( à l'ami ) : Il y a quand même une légère différence par rapport à votre description, car l'excursion du cheik avec ses hôtes n'aurait dû effectivement durer que trois jours. Mais elle a duré trois ans, parce que le cheik s'est perdu dans son propre désert, et, rien à faire, n'en trouvait pas la sortie. Mais impossible de l'admettre vis-vis de personne, et ainsi on prolonge et on prolonge encore l'excursion, avec l'assentiment naturel des hôtes, et toute la compagnie des excursionnistes fut naturellement approvisionnée au mieux, par voie aérienne ou autre voie, on ne les laissa manquer de rien. Le Prince, naturellement, aurait pu se faire conduire, lui-même et ses excursionnistes, hors du désert dans lequel il s'était perdu, mais eux non plus n'avaient pas le droit de savoir qu'il s'était perdu, car si on l'avait sauvé de son propre désert, dont lui-même ne trouvait pas la sortie, il aurait naturellement perdu la face. Il n'aurait pas pu continuer à régner.

CONNAISSANCE : Oh oui, je crois me souvenir très vaguement. Après avoir enfin conduit hors du désert la compagnie de ses hôtes, le potentat a, bien sûr, dû dédommager richement ses hôtes involontaires. Ou bien croyez-vous qu'il les a tout simplement massacrés, ses hôtes du week-end ?

COMMISSAIRE : Oui, oui, chère Madame, au lieu de revenir sain et sauf de son week-end d'excursion de trois ans avec le potentat, votre mari est peut-être resté dans le désert à cette époque ... et notre victime ici-présente est quelqu'un d'autre qui n'a peut-être qu'une très forte ressemblance avec lui.

( à la femme ) : Quand et combien de fois avez-vous revu votre fiancé après son week-end d'excursion de trois ans dans le désert ?

FEMME : Plus très souvent, presque plus du tout, à vrai dire jamais. Nous étions pour ainsi dire toujours ensemble, alors que nous nous trouvions toujours dans des lieux séparés. Ca, vous ne le comprendrez jamais. Mais ça ne fait rien. Nous



n'avions pas besoin de vivre ensemble pour être ensemble. Si je vous dis que c'était presque comme si nous n'avions pas besoin de téléphone pour nous parler par-dessus d'énormes distances, ça vous aidera peut-être à avancer. Et nous avons également commencé déjà à nous étreindre comme des amants, même si le globe terrestre tout entier nous séparait, le globe terrestre était alors inclus dans notre étreinte.

CONNAISSANCE : Je crois qu'il craignait que toute rencontre de nature personnelle pût tourner au désavantage, soit de lui-même, soit de la personne concernée.

AMI : Voyez-vous, parfois on se rencontrait tout simplement, sans s'y attendre, on se trouvait face à face, on l'apercevait tout à coup. Mais le plus souvent, on se réjouissait trop tôt, car au dernier moment, avant qu'on ait pu lui adresser le premier mot, il avait coutume, tout en prenant congé avec un bref geste de regret, d'aller se cacher derrière sa propre ombre qui se tenait toujours prête à ses côtés, et là-dessus sa silhouette s'évanouissait à vue d'oeil.

COMMISSAIRE : Quel dommage, un homme si extraordinaire avec de tels dons, de telles capacités, et pour cette raison justement sur ses gardes ... et voilà qu'une seule fois, il baisse la garde.

## 8. Propos de table

Mesdames et Messieurs,

Il faut toujours, encore et encore nous poser la question suivante : Qui sommes-nous vraiment ? Qui étions-nous ? Qu'advient-il de nous ? Certains d'entre nous se ressouviendront encore volontiers du bon vieux temps, lorsque, autour de nos têtes régnait encore un profond silence, aucun son, tout était calme. Mais ensuite, un jour, tout a commencé très doucement. Je m'en souviens encore très volontiers : Une nuit, mon épouse et moi étions assis côte à côte, nos têtes appuyées l'une contre l'autre, soit pour motif de tendresse, soit qu'elles nous fussent devenues si lourdes, que nous voulions les soutenir l'une par l'autre. J'eus alors l'impression de percevoir derrière sa tête une sorte de chant murmuré, ou encore un murmure chanté, et je lui dis : "L'approvisionnement musical de la population par la radio Rouge-blanc-rouge est vraiment exemplaire !" "A cette heure aucune radio n'émet plus", dit mon épouse, "Je l'entends très nettement, ça sort tout droit de ta tête, mon cher !"

Elle avait raison, cependant au début, j'étais fermement convaincu que le chant murmuré ne provenait pas de ma tête à moi, mais tout droit de la sienne, une dispute violente faillit éclater, jusqu'au moment où, enfin, tous les deux, nous nous rendîmes compte que, sortant de sa tête aussi bien que de la mienne, différents sons se faisaient entendre un peu comme d'un transistor dont il serait urgent de changer les piles. Dieu merci, nous fûmes par la suite rapidement en mesure d'améliorer et d'orienter la qualité sonore de la musique provenant de nos têtes.

A cette époque nous n'étions naturellement pas les seuls dans ce cas, beaucoup de nos parents ou connaissances connaissaient la même chose. Beaucoup de gens furent soudain en mesure de parler sans cesse sans même avoir - ne serait-ce qu'une seule fois - à ouvrir la bouche, laquelle désormais pouvait s'adonner pleinement à sa fonction première, c'est-à-dire l'ingestion d'aliments. Il va de soi qu'au début beaucoup de gens furent fortement effrayés, car incapables d'éteindre leur tête de temps en temps, beaucoup de têtes produisaient du son, résonnaient de manière tout à fait autonome jusque dans le moindre recoin du pays et refusaient de se laisser éteindre. On put rapidement remédier à ce type de difficultés initiales. Il était aussi tout à fait possible de diffuser le programme de sa propre tête non seulement par celle-ci mais aussi par d'autres têtes. Quelques têtes, peu nombreuses, encombraient fréquemment toutes les autres têtes de leurs programmes, au point que la plupart des têtes n'arrivaient quasiment plus jamais à faire entendre leur propre programme. Mais on finit par apprendre qu'avec la musique provenant de nos propres têtes nous devons nous soumettre à certaines règles sociales nouvelles ; nous avons appris quand il fallait éteindre notre tête pour ne pas obstruer inutilement les autres têtes.



Depuis, nous sommes devenus un peuple de têtes sonnantes, désormais notre tête n'est plus simplement notre tête, mais avant tout le haut-parleur de notre âme. Avec une telle tête nous pouvons non seulement recevoir l'ensemble des programmes radio, mais aussi les diffuser et déterminer le volume voulu, si bien que l'utilisation du poste de radio est désormais superflu : cet appareil vieilli et démodé, chez nous aboli depuis longtemps, ne s'impose plus du tout.

Personne de ce monde ne pourrait de sitôt nous arriver à la cheville !

Et pourtant, Mesdames et messieurs, ou justement pour cette raison, nous sommes avant tout toujours restés des AUTRICHIENNES et des AUTRICHIENS, nous le resterons à jamais, et à l'avenir nous voudrions toujours et encore l'avoir été et l'être encore !

## 9 Cariatides et Atlantes

*LUI, tombé bien bas, habillé presque comme un clochard, devant une maison avec des Cariatides et des Atlantes. Il ne cesse de faire les cent pas, de s'asseoir à leurs pieds et de se relever une bouteille à la main.*

*LUI : (marmonne ; il tourne le dos aux personnages de pierre et boit une gorgée, soudain il saute comme si on lui avait lancé une pierre ) Aïe ! Qui lance des pierres sur moi ? Qui est ce lâche , le savez-vous? Où se cache-t-il ?*

*LUI : Puis-je vous demander pourquoi vous destinez vos cuisants sarcasmes à quelqu'un comme moi ? Je n'y suis pour rien si vous devez effectuer de telles contorsions dans le seul but de maintenir ouverts ces arrogants portails, c'est absurde, ça ne sert à rien ni à personne, puisque par derrière, les portes de bois étriquées restent fermées en permanence et quasiment personne n'en sort ou n'y entre jamais. Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas bien ! Comment ? Non, pas de sarcasmes, dites-vous ? J'ai du mal à m'en convaincre entièrement ... bon. Pas de sarcasmes alors ... de la joie au contraire ? Comment dois-je le comprendre, s'il vous plaît ? Quoi ? Vous n'arriverez pas à me faire avaler ça ! Joie et satisfaction, dites-vous ? Vous me faites bien rire ! Arrêtez-moi ce cirque. Vous n'êtes pas obligés de me lécher les bottes, inutile ! Et pourquoi donc ? ... Il n'y a vraiment pas la moindre raison ... Non ? ... Je vous comprends enfin, dites-vous, vous vous sentez enfin compris par moi, la première fois depuis des décennies dites-vous ... Eh bien, compte tenu des absurdités que vous avez secrétées jusqu'ici, ce n'est pas vraiment étonnant. D'accord, je veux bien encore gober ça, oublier par la même occasion les offenses de tantôt, faire table rase ... mais dites-moi, il y a une chose qui me tracasse : Pourquoi personne d'autre ne vous entend ni ne vous comprend, aucun passant, pourtant au cours des décennies il a dû en passer un nombre innombrable, à moins que, tout au long de ces décennies, vous n'ayez jamais rien dit ?*

*D'accord, nous allons donc converser ensemble et nous raconter des histoires ... bon, moi je vous soupçonne presque d'en savoir plus sur moi que moi sur vous, si bien qu'il me semble tout à fait indiqué que vous vous mettiez les premiers à raconter ... racontez donc tout simplement quelque chose sur vous messieurs dames, je suis déjà tout oreilles !*

*C'est un heureux hasard, selon vous, que nous nous soyions rencontrés ... Il serait bon, selon vous, de nous retrouver désormais tous les jours pour que vous puissiez me raconter ... pourquoi pas, me raconter avec exactitude la constitution du monde dans lequel vous vivez, l'image que vous, vous avez du monde, vous comprenez ... que*

voulez-vous dire ? ... n'importe quand ? ... à la bonne heure ! Vous n'auriez donc rien à redire, si, en temps voulu, je prononçais une conférence sur vous à notre université, et si ensuite je proposais un rapport écrit sur vous à notre journal universitaire ou, disons, à un magazine illustré haut de gamme en vue d'une publication, entendu ? Les gens d'ici ne savent quasiment rien sur vous. Bien qu'on ait durant des décennies, non, des siècles, vécu et travaillé dans cette ville sous le même toit, les habitants d'ici n'ont pas le moins du monde l'idée que parmi eux a vécu et vit encore tout un peuple qui pourtant leur est resté pratiquement inconnu.

D'après ce que je sais, vous êtes le peuple des Télamons, vos femmes s'appellent Cariatides et vos hommes Atlantes, on vous a, il y a quelques centaines d'années, fait venir ici, ou plutôt, dans un sens, pris sous contrat comme premiers travailleurs immigrés, afin que vous aidiez toutes ces demeures et ces bâtisses seigneuriales, que vous empêchiez leurs élégantes façades de s'écrouler, mais surtout que vous mainteniez debout au service de ces maisons de maître, leurs balcons et portails, ainsi que les protubérances ornementales de leurs corniches au lieu de laisser simplement tomber tous ces décors de fruits stuqués. Et les gens dans leurs maisons devraient tous s'en lécher les doigts : c'est vous, devant les maisons, qui faites le sale boulot.

LUI : Excusez-moi, je vous ai vraiment perturbés sans doute avec mon sommeil intempestif. Comment ? Vous ne savez vraiment pas ce qu'est le sommeil ? Et vous ne savez pas davantage ce que rêver veut dire ? Bien sûr que non. Comment auriez-vous pu rêver alors que vous n'avez encore jamais dormi !

Vous voulez dire que dès à présent vous vous sentez fascinés par ce phénomène entièrement nouveau ? Le sommeil et le dormir constituent une forme toute nouvelle de l'expression artistique ? Pourquoi pas après tout. Comment ? Vous n'allez solliciter de moi rien d'autre qu'un somme ? Vous allez me demander de vous donner une représentation de sommeil aussi intense que possible, de vous donner un spectacle de sommeil, et vous allez ensuite vous passer mon corps endormi d'immeuble en immeuble, de Cariatide en Atlante afin d'assurer parmi vous la connaissance la plus complète possible de mes concertos de sommeil, mes pièces pour dormeur, sérénades pour rêveur, tragédies de fatigue et comédies d'épuisement.

Quoi ? Beaucoup d'entre vous vont essayer eux-mêmes d'apprendre réellement le sommeil ? Personnellement je vous le déconseillerais, ce serait voué à l'échec, car vous ne disposez d'aucune des conditions requises. Vous n'avez pourtant aucun besoin d'apprendre le sommeil.

Je vous apprendrai à imiter le sommeil, à faire semblant de vous endormir, ainsi les murs des maisons dans votre dos, convaincues de ne plus être soutenues par vos corps, s'écrouleront et tomberont en poussière, ainsi vous n'aurez aucun mal à vous secouer, à vous débarrasser de ces bouts de murs cassés, et vous vous dégagerez libérés de vos

maisons pour enfin quitter la ville, pour marcher plus loin, jusqu'aux falaises de l'océan avec leurs gravières et leurs carrières érodées, ces berceaux de votre existence, pour rentrer chez vous peut-être, vers ce qu'on ne vous a jamais consenti et donc délibérément volé, votre enfance parmi les écueils battus des vagues là-bas ; et au premier coup d'oeil sur la mer vous songerez à tout ce qui aurait pu se passer, à tout ce qui aurait pu être. En fait, j'avais l'intention de terminer ici ma conférence. Comment ? Vous pensez que le mieux pour moi ce serait de m'endormir maintenant pour vous tous ? Bon, en ma qualité d'artiste à qui on réclame un concerto de sommeil, je ne dois pas me faire prier plus longtemps ; conformément à vos désirs je vais donc exécuter pour vous ici, tout de suite, en quelque sorte, ma première installation de sommeil.

## 10 Tempête de tissu

*Représentant d'une société productrice de tissus*

REPRESENTANT : Tous mes remerciements d'ailleurs pour vous être montré si disponible, si avenant, et me recevoir si cordialement. C'est donc vous le directeur de l'affaire - attendez, non, pas du tout, le gérant, non, non, mille excuses, le propriétaire, naturellement, de ce commerce de tissus en gros, n'est-ce pas ? Dites-moi, est-ce que chez vous tout est toujours parfaitement en règle ? Non, non, n'ayez pas peur, je ne suis pas envoyé par l'inspection de la chambre de commerce, et encore moins par le syndicat.. C'est donc ici votre plus gros entrepôt de tissus en gros ? Magnifique. Félicitations. Admirable cette ressemblance frappante avec les magasins des accessoires de nos opéras les plus gros et les plus en vue. Oh oui, ces accumulations, à première vue inconcevables, de pièces de tissus entassées les unes sur les autres, les unes à côté des autres, ces amoncellements, de véritables montagnes dans un espace si réduit ; dernièrement, lors d'une visite dans un autre entrepôt de tissus, j'ai vécu une expérience, j'ai vu toutes les pièces, entassées les unes sur les autres, commencer à se dérouler toutes en même temps ; au début on pensait encore à quelque commis invisible, mais non, c'étaient bien les pièces toutes seules qui, toutes prises de folie, se déroulaient de leurs étagères, prolongeant en véritables rues leurs étendards colorés, jusqu'à ce que leurs innombrables lés de tissu se lancent dans une course-poursuite à travers le hangar et déchaînent un fabuleux ouragan de tissus tourbillonnant dans l'entrepôt, et ce ne fut que grâce à la ténacité des vendeurs qui parvinrent à garder fermés toutes les portes et les portails que le tissu n'arriva pas à s'échapper dans la ville ; et pour finir ce grand orage textile, enfin épuisé, tomba en précipitation devant le portail principal en un énorme tas de lambeaux !

Dites-moi, est-ce qu'il vous est déjà arrivé ici même quelque chose qui ressemble à ça de près ou de loin, ne pensez-vous pas qu'il puisse peut-être vous arriver la même chose ? Non ? Vous hochez la tête. Est-ce moi l'objet de votre perplexité ? Faites bien attention !

Malheur, là-bas ! Regardez donc, là-bas, et là-bas aussi, et là-bas, oui là-bas sans doute aussi sous peu ! Ici cette popeline, elle brille avec tant d'insolence ! Et de l'autre côté ce lin, il éclate de rire si furieusement ! Et juste à côté ce damas, il scintille déjà de colère ! Et ce brocart là-bas, il rutille déjà de fureur ! Et là, pour couronner le tout, ce loden complètement abruti, quel rictus débile ! Nous voici dans de beaux draps ! Et comme tout à présent se déroule à la vitesse grand V ! Une vraie tempête de tissu. Mais regardez donc là-bas, le cou de quelques-uns de vos employés, garrottés en bonne et due forme dans des noeuds coulants de tissus de plus en plus serrés, les corps de vos vendeurs entraînés et poussés jusqu'au portail de votre hangar, comme si on voulait les obliger à ouvrir le portail ou sinon finir étranglés ... !

Ce qui peut se passer dans la ville là dehors en ce moment, je préfère ne pas y penser pour l'instant. Mais ne vous ai-je pas mis en garde ? Où êtes-vous donc passé ?

Parti sans laisser d'adresse.

Détalé comme un lapin .

## 11. Les mots s'en vont l'un après l'autre

*LUI et ELLE, un poète en discussion avec une amie proche ou un ami - le sexe de l'un et de l'autre peut être changé à volonté*

LUI : Et depuis, vous n'êtes toujours pas retourné chez vous dans votre vallée natale, la vallée de Lesach je crois, c'est à peu près ainsi qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?

ELLE : Malheureusement non. Ou plutôt : pas complètement. Mais presque. Quasiment.

LUI : Comment dois-je comprendre ce que vous dites ?

ELLE : J'ai failli y aller, mais j'ai rebroussé chemin avant de franchir effectivement le seuil de la vallée. Je ne suis pas entré dans la vallée. Sans savoir moi-même pourquoi exactement. Je suis parti heureuse, mais lorsque je voulus ouvrir le portail de ma vallée natale pour y entrer, j'eus soudain une bouffée d'angoisse. Comme si les collines d'alpage, si proches dans mon champ de vision, me repoussaient en quelque sorte avec des gestes très nets d'interdiction : Le paysage faisait tout ce qu'il pouvait pour me faire comprendre qu'aller plus loin dérangerait, et dans l'air autour de moi, un tas de mains voulaient m'arrêter et me renvoyer. En même temps, venant du sol de ma vallée dans laquelle j'étais entrée, une peur inexplicable se communiquait à mes pieds. Je fis donc demi-tour, à un moment où je ne pouvais pas encore entendre, même de loin, les cloches de ma vallée natale. Dernièrement une rumeur m'est venue aux oreilles qui m'a saisie jusqu'aux os et m'a d'abord glacé le sang dans les veines : j'ai entendu dire que ma vallée n'existait plus, que la vallée de mes origines était en quelque sorte ensevelie ou bien s'était ensevelie elle-même ... et des habitants de ma vallée, on n'en savait plus que des bruits confus ; quand on survolait la région à bord d'un hélicoptère pour faire des repérages, tout ce qui pouvait bouger, peu importe comment, se mettait à couvert sous les buissons. Et la vallée, disait-on, était, comme un animal qui fait le mort dès qu'il se croit repéré.

LUI : Calmez-vous donc, s'il vous plaît, vous avez entendu des rumeurs dépourvues de tout fondement, il ne faut leur accorder aucune confiance, il ne faut pas vous affoler. Ecoutez d'autres bruits !

ELLE : Oui, c'est bien ce que je me disais aussi, ceux qui me racontaient des choses semblables, je les regardais avec un grand mépris et même de la colère. C'est ainsi que je cherchais à me défendre.

LUI : Je connais des amis très proches qui sont revenus sains et saufs d'une excursion dans votre vallée le week-end dernier. Je peux vous assurer que tout dans cette vallée est parfaitement en ordre, tout est comme dans les temps anciens. Vous devriez tranquillement y retourner, mais cette fois-ci sans vous laisser repousser. Car on ne doit pas se laisser prendre son pays natal, par personne, même pas par le pays lui-même, et au besoin vous devriez y apparaître déguisée en étrangère et revendiquer ce qui vous appartient en propre.

ELLE : Voilà qui me rassure un peu. Mais pas complètement. Il serait inconcevable pour moi de ne plus jamais pouvoir mettre le pied dans la vallée de mes origines, dans ma vallée chérie de ... ( *elle essaie de prononcer le nom de la vallée, mais de sa bouche ne sort qu'une sorte de hurlement inarticulé ou quelque chose de ce genre.* ) ... bizarre, ce mot vient de se liquéfier dans ma bouche ou quelque chose de ce genre ... et précisément le nom de la vallée d'où je suis originaire, au nom si familier pourtant ... comme c'est étrange, ma langue était justement sur le point de former les syllabes pour les passer ensuite aux lèvres qui devaient les prononcer, mais avant même que le nom de ma vallée natale ne me vienne aux lèvres, les syllabes déjà presque formées m'ont glissé de la langue jusqu'au fond de la cavité buccale, elles ont dérapé, attendez, je vais tout de suite le dire encore une fois, le nom de ma vallée ... toi ma vallée chérie de ... ( *à la place du nom de la vallée vient encore une sorte de hurlement* ). Mais qu'est-ce que c'est que ça, comme si ma langue restait coincée dans sa propre salive, c'est proprement ridicule ... encore une fois maintenant ... fais bien attention, mot imbécile! désormais ma langue sera impitoyable, mais qu'est-ce que c'est que ça, elle ne veut pas, elle se contorsionne par pur caprice contre le fond du palais, et voici que les autres syllabes aussi se mettent à déraper ...

( *hurlement du nom comme tout à l'heure en continu* ) Vous n'allez tout de même pas me prendre pour un imbécile, vous n'allez pas imaginer que j'ai oublié le nom de ma vallée, je vais l'écrire ici, sur cette feuille de papier, vous voyez comme mon crayon arrive bien à le former ... lisez maintenant ... c'est bien le nom exact de ma vallée, oui ou non ?

LUI : Evidemment, évidemment, personne ne prétend que vous avez oublié le nom de la vallée de vos origines.

ELLE : C'est seulement ma bouche qui refuse de le prononcer, je ne l'ai pas oublié du tout, je ne suis pas encore imbécile à ce point. Et si vous le pensez sérieusement, dans ce cas nous n'avons plus rien à nous dire. Vous l'avez lu, c'est un fait : je sais écrire le mot, c'est seulement ma bouche qui, provisoirement, refuse de le dire. Attendez un peu. Je vais vous épater ! Oh toi ma vallée chérie de ... ( *elle essaie de dire le nom de la vallée, mais encore une fois seul un hurlement sort de sa bouche* ) ... non, non, non ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LUI : Il est vraiment temps de vous calmer. Ce n'est pas grave. Le mot vient de se liquéfier dans votre bouche avant que vous ayez pu le prononcer. Ca me rappelle quelque chose ; parfois il m'arrive de vivre une expérience qui ressemble fort à la vôtre. Seulement c'est tout à fait le contraire, voyez-vous. Chez vous le mot s'est liquéfié dans la bouche avant que vous ayez pu le dire. Chez moi en revanche, chaque fois que j'écris une histoire et qu'une énième fois je la reprends au début, il m'arrive très souvent, toujours pour être exact, que le premier mot me gèle dans la bouche avant que j'aie pu le prononcer, au lieu de se liquéfier comme chez vous : un lieu par exemple, le nom d'un lieu où personne n'est encore allé, parce que dans cette histoire je recommence toujours à chercher des lieux où personne n'a encore pu aller : dès le premier mot de mon histoire je m'arrête, coincé.

LUI : La bouche, déjà ouverte pour prononcer le mot resté coincé, reste bêtement béante, voyez-vous ? ... Un peu comme chez vous tout à l'heure, lorsque vous vouliez prononcer le nom de votre vallée natale et que le mot s'était auparavant liquéfié dans votre bouche. Maintenant vous allez simplement refermer la bouche ! Serrez les lèvres ! Et voilà, tout est rentré dans l'ordre. Essayons simplement la chose suivante : Je vous dis maintenant le nom de votre vallée natale avec ma bouche à moi, et vous, vous prononcez ce mot en simultanée avec moi. Si nous disons le mot ensemble, cela ne vous arrivera plus, c'est certain. Votre vallée natale, la belle vallée de ...

ELLE : Arrêtez ! Fermez-la, c'est un ordre. Je ne veux surtout pas entendre votre bouche prononcer ce mot, vous entendez, je vais vous dire sur le champ la marche à suivre, suivre cette vallée, la vallée chérie d'où je viens et qui s'appelle la vallée de ... ( *hurlement à la place du nom de la vallée* ) ... non, non, pas cette fois, ça a assez duré maintenant, et cette fois c'est de votre faute, aucun doute, parce que vous m'avez embrouillée. Et maintenant je vais vous dire le fond de ma pensée, écoutez ( *cette fois en essayant de prononcer le mot, pas de hurlement, mais par exemple un grognement rauque et balbutié* ) Qu'est-ce que c'est que ça, maintenant il n'est même pas venu jusque dans ma bouche ce mot, mais il a fondu quelque part en route, à moins qu'il se soit caché, ce mot stupide, pour ne pas avoir à entrer dans la cavité buccale, pour ne

pas se heurter une fois de plus à ma langue ... soudain il est tombé dans ma gorge et il commence à se liquéfier dans mon gosier ... que veut-il donc ce mot, pourquoi ne veut-il pas se faire appeler hors de ma bouche, tout ce que je veux c'est le libérer de ma bouche, lui faire prendre l'air, le rendre connu, voire célèbre partout dans le monde entier en le clamant haut et fort.

LUI : J'arrive à comprendre votre vallée, elle craint de se faire écraser par ce monde, c'est pourquoi sans doute, selon certains rumeurs, votre vallée se serait ensevelie elle-même ou quelque chose de ce genre, elle aurait quasiment disparu et ne voudrait plus être retrouvée. Mais votre vallée va trop loin, vouloir enfermer dehors même les gens comme vous qui en viennent, ça évidemment vous ne pouvez le tolérer.

ELLE : Non, évidemment. Je crois qu'entretemps j'ai complètement oublié le mot. Il a disparu de ma tête. Il m'a laissé une caverne déserte, comme un arrière-goût fade, non seulement dans la bouche, mais aussi dans le logis de mes pensées. A présent je ne sais vraiment plus comment s'appellent le lieu, la vallée d'où je viens. Le mot est parti comme si jamais je ne l'avais su. Il faut dire que je ne suis plus si jeune et à présent le grand oubli a commencé à s'emparer définitivement de moi. Mais, s'il vous plaît, dites-le moi maintenant et rendez-moi ainsi ma vallée natale, vous seul en êtes capable. Dites-moi tout de suite le nom de ma vallée natale, pour que je sache à nouveau d'où je viens ; je l'ai en effet si complètement oublié, qu'en ce moment je ne sais même plus du tout si je viens de quelque part. Je suis seulement là. Ca je le sais exactement, mais d'où et comment et suite à quoi, et quoi et quoi et pourquoi je suis arrivée ici, je ne saurais vraiment plus le dire. J'ai déjà presque l'impression que moi-même, toute entière, et avec moi toute ma mémoire, tout est complètement tombé dans l'oubli. Comme si plus rien ne se trouvait en moi et que moi-même je n'étais qu'une enveloppe vide passée sur ce rien, et ainsi, réduite pour ainsi dire à un dernier trou, à ma bouche en l'occurrence, je parlerais pour ne plus rien dire. (*Très doucement*) Comment s'appelle ma vallée ?

LUI : Mais tout à l'heure vous le saviez encore si bien, vous l'avez écrit sur cette feuille. Lisez donc simplement le mot écrit là-dessus, pour aussitôt vous retrouver vous-même.

ELLE (*regarde la feuille*) Il n'y a rien d'écrit ici qu'on puisse lire. Je ne sais pas ce qui vous arrive. Comment osez-vous me faire croire que tout à l'heure j'ai noté quoi que ce soit sur cette feuille de papier.

LUI (*regarde le papier et hoche la tête*) : Bizarre, les lettres ont dû se faire à l'instant happer par le papier. Absorbées. Comme avalées par le papier. L'écriture noyée dans le papier.

ELLE : Comment s'appelle ma vallée ? Vous qui d'habitude avez réponse à tout !

LUI : Le nom de ta vallée est ... non, ta vallée natale est la vallée de ... le nom qui appartient à cette vallée c'est ... Comment c'est déjà ? Je vais te le dire (*à la place du nom de la vallée vient d'abord un hurlement, puis un balbutiement écrasé contre le palais*) Le mot est parti. Disparu. Mystère. Jamais su ? Etrange. Sommes-nous les deux seuls à avoir perdu le mot ou serait-il possible que progressivement ce mot abandonne la tête d'un nombre de gens de plus en plus grand, serait-ce possible ? Je ne sais rien de la vallée d'où tu prétends venir, comment veux-tu que j'en sache rien de précis, alors que toi tu ne m'as jamais raconté, même pas de manière allusive, que tu viens d'une quelconque vallée, dont aujourd'hui personne ne se souvient plus : je ne serais pas du tout étonné, si, en regardant une carte du pays nous ne la retrouvions plus. Les découvreurs de mondes nouveaux seraient obligés aujourd'hui de garder le secret sur les continents qu'ils ont découverts.

ELLE : Tu l'as admirablement bien exprimé, mon cher ... (*en prononçant son nom, celui-ci se perd dans un hurlement*)

LUI : Qu'est-ce que tu viens de dire là ?

ELLE : Je voulais seulement dire que tu l'as admirablement bien exprimé, mon cher ... (*encore une fois le nom se perd dans un hurlement*) ... excuse-moi ... c'est étrange, n'est-ce pas, ne va pas penser maintenant que je ne sache pas ton nom, c'est seulement ma langue qui a trébuché, les syllabes de ton nom que je sais encore très bien, que j'ai en mémoire, mon cher ... (*hurlement à la place du nom*), mais ce n'est pas possible, je vais tout de même arriver à sortir ton nom, regarde là-bas, de l'autre côté, ce monsieur là-bas, nous le connaissons l'un et l'autre, son nom ressemble beaucoup au tien, n'est-ce pas ? Tu peux en déduire que je n'ai pas oublié comment tu t'appelles.

LUI : Reste calme, tu n'es pas obligée de me dire à l'instant même comment je m'appelle. Moi-même, je le sais encore bien. Tu veux me faire marcher sans doute ?

ELLE : Te faire marcher ? Tu ne peux pas me mettre ça sur le dos, mon cher ... (*encore un hurlement à la place du nom*). Malheur, ce mot, pourquoi je n'arrive pas à sortir ce mot, ma bouche doit pourtant être capable de dire comment tu t'appelles. Voyons :

mon cher ... (*balbutiements écrasés contre le palais*) ... personne ne pourra me faire croire que je n'arriverai plus à prononcer comme il faut ton nom inoubliable, mondialement connu, presque tout le monde l'a entendu, tu es si célèbre, n'est-ce pas, c'est absolument impossible ...

(*à un passant*) : Excusez-moi, puis-je vous poser une petite question ? Vous reconnaissez sans doute et sans hésiter ce monsieur assis en face de moi ? Oui ?

PASSANT : Oui, je crois que oui. C'est bien Monsieur ... je le sais, évidemment ... pas plus tard qu'hier j'ai encore prononcé son nom, je l'ai juste sur le bout de la langue, mais malheureusement il m'échappe. Excusez-moi.

ELLE : Voilà, tu as vu mon cher, ton nom ne s'est pas seulement échappé de ma tête à moi mais aussi déjà d'une autre tête. Si ça continue à ce rythme-là, tu dois t'attendre à tout mon cher ... (*à la place du nom le balbutiement écrasé contre le palais, se tarissant peu à peu*) Bon, pourrais-je te demander de me dire *toi* maintenant comment tu t'appelles pour que je ne continue pas à garder ton nom dans mon oubli. Je déclare tout simplement que désormais mon oubli c'est ma mémoire. Bonne idée, non ? Je devrais donc en principe savoir tout de suite quel est ton nom. Mais s'il te plaît, dis-le moi *toi* encore une fois pour me rassurer tout à fait.

LUI : Tu veux que je te dises comment je m'appelle ? Tu sais pourtant que je refuse de mentionner mon nom en public. J'ai toujours trouvé que c'était présomptueux ; je me suis élancé si fort hors de ma tête que j'en déborde trop à présent pour retrouver le chemin du retour, et comme toi non plus tu ne te rappelles même pas mon nom, je vais donc essayer pour la dernière fois de me rappeler à l'ordre, de m'appeler pour revenir à moi. (*à la place du nom un hurlement, puis un balbutiement, puis une de ses mains se crispe sur le coeur, s'agrippe au cou, peut-être la menace d'une attaque cardiaque ou cérébrale*)

ELLE : Fais bien attention à toi. Quand les mots ont quitté un grand nombre de têtes, presque toutes, quand ils se sont évaporés de plus en plus radicalement de chaque mémoire, alors ce que les mots disparus ont désigné cesse bientôt d'exister aussi, progressivement ou brutalement, et toi tu ne voudrais tout de même pas maintenant te laisser disparaître toi-même pour la seule raison qu'aucun de nous deux ne sait plus comment tu t'appelles ...! Je ne peux pas le permettre, même si pour l'empêcher je devais désormais t'appeler 'Premier' ou 'Dernier'. Sois donc simplement pour moi 'Personne', toi que tout le monde sauf moi aura oublié dans quelques minutes. Viens, rentrons. Pas dans ma vallée natale il est vrai, seulement chez moi ici, je sais encore parfaitement où j'habite. C'est à peu près la seule chose dont je sois absolument sûre et

certaine, car je ne vais même pas tenter maintenant de me demander comment je m'appelle ... non surtout pas me lancer dans ce genre d'entreprises ... je ne suis pas prête à m'exposer maintenant à ce risque ... non, il faudrait vraiment que je sois une imbécile, mais quand nous serons arrivés là où j'habite, quand nous aurons tourné le coin de la rue et que nous serons devant la porte de chez moi, de chez nous, j'espère qu'en lisant le nom sur la plaque de ma porte d'entrée, je pourrai en déduire clairement comment je m'appelle.

## 12. Au revoir

CONFERENCIER ( *prononçant le discours de clôture* ) : En cet instant, avant qu'on en vienne au départ tous ensemble, je ne peux faire moins qu'exprimer ma sincère admiration pour vous tous, pour vous tous ensemble, parce que vous tous ensemble réunis, vous m'avez aussi longtemps supporté. Moi-même en effet, le plus souvent, d'habitude je ne me supporte pas aussi longtemps, ni personne d'autre d'ailleurs. A votre place à vous tous, je serais normalement parti depuis longtemps. C'est-à-dire que normalement, à votre place, je ne serais même pas venu. Si j'avais su qu'ici j'aurais affaire à moi, à votre place à vous tous, je me serais dit : non, je ne vais tout de même pas me déranger pour si peu.. Je vous exprime à vous tous mes sincères remerciements de m'avoir donné la chance d'être ici réuni avec vous tous ensemble. Chez vous, parmi vous, avec vous tous ensemble réunis, je me suis senti si bien que je ne saurais même pas vous dire à vous tous ensemble réunis, quand pour la dernière fois je me suis senti aussi bien, réuni avec quelqu'un, qu'il s'agisse de personnes - une, plusieurs ou beaucoup - ou de bêtes.

Je sens une si merveilleuse détente qui m'emporte, une si merveilleuse excitation qui me rassure, je me sens une telle parenté avec vous, avec vous tous ensemble réunis - non, non, bien plus qu'une parenté - que je crois vous connaître depuis toujours vous tous ici réunis, et que je ne pense pas du tout avoir eu besoin d'avoir fait - ou de faire seulement aujourd'hui - votre connaissance à vous tous ensemble réunis. Je pense que nous, moi et vous tous ensemble réunis, n'aurions nullement eu besoin de nous rencontrer une première fois pour apprendre à nous connaître les uns les autres.

Et à présent nous voici assis ici depuis si longtemps.

Et nous sommes toujours assis ici, encore assis maintenant.

Je ne sais même pas précisément depuis combien de temps. Déjà toute la journée je crois. Ou bien non ? Je n'ai, en tout cas, jamais regardé ma montre. Mais je n'ai vu personne non plus parmi vous tous regarder sa montre.

Voyez-vous, j'observe toujours, si autour de moi, à un moment quelconque, quelqu'un regarde sa montre, que ce soit ouvertement ou en cachette, que ce soit voulu ou secrètement, si bien que j'ai très bien vu que personne parmi vous n'a regardé la moindre montre, même pas en secret, car quelqu'un qui regarde sa montre en secret, je le repère encore plus vite que s'il le faisait en suivant manifestement son habitude... Je crois que vous tous ensemble et moi, nous sommes réunis ici depuis quelques heures déjà. Dans ce lieu, lieu de réunion, salle de réunion, arrière-salle ou quoi que ce soit d'autre.

Et quand nous nous sommes vus assis ici, nous avons soudain tous su que, enfin, nous nous connaissions tous. Et comme nous étions tous heureux alors ! Ai-je raison ou non ? Et puis nous étions assis, vous tous ensemble et moi, et nous sommes toujours

assis là. Et je resterais bien encore longtemps assis ici, tout comme vous tous ensemble, vous y resteriez bien encore longtemps assis. Nous devons donc absolument nous revoir bientôt.

Vous tous ensemble et moi.

Dans un premier temps, vous tous ensemble et moi, nous nous verrons et nous rencontrerons - disons - une fois tous les quinze jours. Vous tous.

Ensuite nous nous rencontrerons de plus en plus souvent. Des rencontres bimensuelles nous passerons aux rencontres hebdomadaires. Ensuite nous nous rencontrerons plusieurs fois par semaine. Parfois peut-être tous les jours. Vous tous ensemble et moi

Car j'entends très nettement et je sens bien que rien ne vous plairait plus à vous tous ensemble qu'une rencontre avec moi.

Et ce au grand complet et à l'heure, je vous prie !

C'est seulement quand vous serez réunis comme aujourd'hui dans cette salle, non seulement à l'heure mais aussi au grandissime complet, sans qu'il en manque ne serait-ce qu'un seul, c'est seulement alors que je serai en mesure d'arriver ici tout comme aujourd'hui, afin que vous tous ensemble et moi nous puissions nous revoir. Et quand, suivant mon invitation en retour, vous viendrez chez moi sur mon toit-terrasse où peut se tenir plus ou moins à l'aise exactement le même nombre de personnes que vous au grand complet, sans que l'un de vous n'en tombe, je dois insister pour que vous veniez au grand complet et tous en même temps. Vous pourrez aussi, à tout moment, quand vous voudrez, venir me rendre visite sur la terrasse, même sans vous annoncer, à toute heure du jour ou de la nuit, en ce qui me concerne même à quatre heures du matin ou n'importe quand, mais seulement si vous venez tous ensemble réunis et au grand complet.

Et nous pourrions même passer ensemble tout le reste de notre vie, mais seulement si vous êtes tous présents, ensemble et au grand complet. Je suis très heureux de vous avoir connus tous ensemble réunis. Vous tous ensemble réunis, vous serez les bienvenus, reçus avec chaleur et cordialité, toujours et partout, mais jamais je ne veux avoir affaire à l'un de vous individuellement et seul. Je ne saurais reconnaître individuellement aucun d'entre vous, si je le rencontrais dans la rue. Impossible!

C'est pourquoi aucun de vous ne m'intéresse individuellement, et tout individu parmi vous, pris individuellement, m'est parfaitement indifférent en tant qu'individu, et doit l'être.

C'est seulement si vous me rencontrez dans la rue tous ensemble, que je serai en mesure de vous reconnaître, vous tous ensemble réunis, voyez-vous ? Compris ?

Je ne conseillerais donc à aucun de vous individuellement d'avoir l'idée d'apparaître individuellement chez moi à la maison.. Il faudrait que je claque la porte à la figure de cet étranger, ou bien que je le jette dehors, sans échanger un seul mot.

Et je ne recommanderais à personne d'entre vous, de faire cavalier seul pour s'en prendre à moi.

Je ne veux entendre dire, d'aucun individu parmi vous, que nous avons gardé les cochons ensemble.

De vous tous ensemble réunis je veux bien entendre dire que nous avons, souvent et depuis toujours, gardé les cochons ensemble, avec vous tous ensemble réunis j'ai depuis toujours gardé les cochons, même si ce n'est qu'une rumeur, je n'ai jamais rien fait d'autre.

C'est peut-être parce que chacun d'entre vous n'est qu'un pâle reflet de votre corporation réunie - que j'aime tant, que vous aimez tant, que nous tous ensemble nous aimons tant - que nous ne voulons plus être ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Je crois que cette fois vous m'avez compris.